



Retrouver Angela Carter

Elle est un exemple de plus, tragique, de ce que la société demande aux écrivains, aux artistes : qu'ils meurent et « fassent posthumes ». Angela Carter a rendu les armes le 16 février 1992 à Londres. Cinquante et un ans, cancer du poumon, un petit garçon de neuf ans, sept romans, trois recueils de poèmes et de nombreux articles de journaux. Elle n'était pas une inconnue, cette femme si douée, à l'imagination étrange et libre. Quand elle avait adapté pour le cinéma *La Compagnie des loups*, réalisé par Neil Jordan en 1985 (1), on avait même beaucoup parlé d'elle. Toutefois, elle n'était pas vraiment reconnue. Trop libre, peut-être, justement.

Mais elle est morte prématurément. Et soudain « chacun y alla de sa larme », constatait Paul Barker, l'un de ses premiers éditeurs, dans un article de *l'Independent on Sunday*, en janvier 1995, quand on entreprit, en Angleterre, de republier tous les livres d'Angela Carter. « Les notices nécrologiques qu'on écrivit sur elle étaient plus laudatives que toutes les critiques jamais parues de son vivant sur ses écrits », précisait Barker. Les tirages de ses livres ont été épuisés en quelques jours. Elle est devenue l'écrivain contemporain le plus lu sur les campus anglais. On a vendu 80 000 exemplaires, en édition de poche, de son dernier roman, terminé aujourd'hui en français par Christian Bourgois (dans les prochains mois, il va faire paraître quatre autres titres, *Black Venus*, *The Magic Toyshop*, *Several Perceptions* et *Sha-*

Trop libres pour être admises de son vivant, les voix de la romancière anglaise nous parviennent enfin. En échos sauvages et ironiques

dance – le premier texte d'Angela Carter, paru à Londres en 1966). Avant d'être, morte, la proie de ce que l'essayiste Marina Warner qualifie de « nécrophilie populaire », Angela Carter fut, selon son éditeur, Carmen Callil, « en avance sur son époque, et pas seulement dans son œuvre de fiction ». « Elle écrivait avec une grâce sauvage », dit aussi Carmen Callil. Grâce et sauvagerie : deux mots qui conviennent bien à cette femme passée sans transition d'un physique d'adolescente à une allure de grand-mère précocée, troquant sa chevelure rousse flamboyante de henné contre des cheveux gris.

Drôle de personne, toute de mystère et de contrastes, cette petite fille de la guerre, née en mai 1940, qui commença à écrire dans les sixties. Elle admirait beaucoup les livres de Georges Bataille et les films de Jean-Luc Godard. Elle pourrait d'ailleurs être un personnage de Godard, intellectuelle dérangeante qui ose écrire un essai sur *La Femme sadienne* (1979), féministe attaquée par les féministes parce qu'elle n'était pas assez dogmatique...

Le dogmatisme, quand on est un créateur, on peut le laisser aux gens sans imagination et accepter d'être détesté par eux, car on existera longtemps après qu'ils auront disparu. Quand Angela Carter a

commencé à écrire ses singuliers « contes de fées inversés », on l'a classée « dans un courant romanesque qu'on a qualifié de "gothique" parce qu'on voyait en lui une résurgence des forces de l'irrationnel en honneur dans le roman gothique, à la fin du XVIII^e siècle », explique Christine Jordis dans son essai *De petits enfers variés* (2). Mais le « réalisme magique » d'Angela Carter n'empruntait « formes, images et symboles » que pour leur « donner une résonance spécifiquement moderne ».

Comment penser et se penser, aujourd'hui, quand on est une femme, prisonnière d'archétypes fallacieux, « depuis le mythe de la pureté rédemptrice de la Vierge, jusqu'à celui, réconfortant et apaisant, de la maternité triomphante » ? Pour répondre, Angela Carter a exploré tous les chemins, cherché toutes les voies, à travers une multitude de voix, de styles – et les deux livres qu'on traduit aujourd'hui illustrent bien cette diversité de son œuvre. Autant *Love* est un texte concentré,

Josyane Savigneau

troublant, placé sous le signe d'une folie destructrice, étouffante, autant « *Bien malin qui connaît son père...* » est un roman où la narratrice s'amuse et se grise de son propre récit, désopilant et loufoque, retraçant quelque soixante années de l'histoire du théâtre et du cinéma, à travers le destin de deux jumelles, Nora et Dora Chance, rejets illégitimes d'un grand acteur shakespearien, lui-même issu d'une lignée de comédiens.

Dans *Love*, on est fasciné par la manière dont Angela Carter fait monter la tension, fait surgir la violence, la folie, dans cette histoire à trois, entre deux frères et Annabel, sorte d'Ophélie « capable de toutes les nuances de la mélancolie, depuis



SALLY SOAMES

la tristesse indolente jusqu'au désespoir le plus noir ». Mais comme le dit Carter elle-même dans sa postface, « *Love a été écrit en 1969 et ses personnages, pas tout à fait les enfants de Marx et de Coca-Cola et d'avantage ceux de Nescafé et de l'Etat-providence, sont les parfaits et purs produits de cette époque* ». Dans ce qu'elle avait conçu comme « une sorte de version moderne et populaire d'Adolphe » de Benjamin Constant, Angela Carter n'avait pas encore trouvé sa liberté singulière. On pourrait porter sur ce livre le jugement qu'elle met dans la bouche de la narratrice de « *Bien malin qui connaît son père...* » : « *Maintenant que je suis vieille, je crois comprendre pourquoi nous agacions mémé*

quand nous avons dix-huit ans : nous étions insensibles à l'ironie. »

L'ironie, c'est la qualité première de Dora, qui, le jour de ses soixante-quinze ans, décide de raconter sa vie – et celle de sa jumelle Nora. Elles sont « identiques » – « *Dans le temps, la seule façon de nous différencier, c'était notre parfum : elle prenait Shalimar et moi Mitsouko* » – mais pas « symétriques », ce qui les a préservées de la monotonie de la gemellité et leur a permis bien des aventures. Trop maquillées – « *le goût de la peinture de guerre survit aux batailles* » –, un peu décharnées, Dora et Nora n'ont pas renoncé à la vie, au désir, à la parole. Si elles sont de retour à Londres, du mauvais côté de la Tamise, selon Dora, (dans la maison où elles sont nées), elles en ont vécu des aventures, de Londres à Manhattan et Hollywood, en ce siècle dévasté par deux guerres mondiales ! Leur histoire, c'est du théâtre dans le théâtre – une pièce comique, enjouée, geste testamen-

taire d'une romancière qui va mourir et choisit de s'arrêter sur ces mots, « nous allions continuer à chanter et à danser jusqu'à la fin, n'est-ce pas les enfants ? »

(1) *La Compagnie des loups* a paru en français aux éditions du Seuil en 1985. Ont aussi été traduits : *La Passion de l'Eve nouvelle* (Seuil, 1982) ; *Des nuits au cirque* (Seuil, 1988) ; *Feux d'artifice* (Presses de la Renaissance, 1989). (2) Seuil, 1989.

« BIEN MALIN QUI CONNAÎT SON PÈRE... » (Wise Children) d'Angela Carter. Traduit de l'anglais par Michel Doury, éd. Christian Bourgois, 354 p., 150 F.

LOVE d'Angela Carter. Traduit par Anouk Neuhoff, éd. Christian Bourgois, 206 p., 95 F.

Au-delà des morts et des mots

Visages du Fayoum, jouissance du langage. Deux invites poétiques de Jean-Christophe Bailly

L'APOSTROPHE MUETTE
Essai sur les portraits
du Fayoum

de Jean-Christophe Bailly.
Ed. Hazan, 175 p., 200 F.

Jean-Christophe Bailly publie deux livres ensemble. Il doit y avoir des raisons accidentelles. L'accident n'est jamais ce qui règle la publication. Surtout quand la langue des morts et la langue des mots, pareillement éprouvées à des réalités sensibles, se relaient et relancent, comme pour rappeler à ce qui, chez Bailly, constitue une œuvre. Une opération. Beaucoup d'ouvrages, en tout cas, une bonne vingtaine, que les éditeurs, le plus souvent distribuent en essais, récits, poésie, théâtre et arts. Le lecteur fait la part des choses. Il sait reconnaître la langue de Bailly, une langue lumineuse, attentive (sans les ancrés de la philosophie pour mettre le texte en panne), sonore (sans les coups de clairon mystique auxquels le

théâtre se condamne souvent), exacte (sans l'afféterie de la « littérature écrite »), la langue de Bailly est le lien, son point d'incitation, la raison de ses textes.

Prenez ses titres. Ils tranchent définitivement. On mettrait un écolier aux prises avec les titres de Bailly (*Le Paradis du sens*, *La Comparution*, *La Ville à l'œuvre*, *Adieu, essai sur la mort des dieux*, *Beau fixe*, *Lumières*, *Duchamp* etc.), il saurait dire, il saurait rêver Bailly et peut-être, au passage, réinventer de mémoire un peu de poésie (« ... quelle chose de bleu qui paraissait une aile. »). De ses deux derniers livres, l'un est un essai sur les portraits du Fayoum, les visages gréco-romano-égyptiens qui désignent l'ensemble des portraits de momies provenant de l'Égypte romaine. Leur mélancolie directe, les yeux dans les yeux, à quelque chose qui appelle. Voilà pour les sous-titres et autres avertissements. Bailly intitule son essai : *L'Apostrophe muette*.

Rien dans l'œuvre de Bailly n'est imbibé de pathos, capsulé de clinquant ou soumis à ce qui règne : le chantage à l'émotion. C'est comme une poésie agie en permanence. En

prose ou avec les armes de la dialectique, dans le dialogue comme dans l'esthétique, c'est d'un acte poétique qu'il retourne. Cela fait peur ? Il y a là une ivresse de vie, une énergie qui s'engouffre, quelque chose de bleu qui rompt autant avec le dolorisme contemporain qu'avec la pose de gaieté. Bailly va au-devant des mots (*Voyages au pays des noms communs*) : « *Ce livre s'efforce de comprendre le bonheur qui traverse le langage* ». C'est téméraire mais c'est vrai : « *Non en étudiant les règles ou les flexions, mais en partant des noms, des unités de résonance par lesquelles le sens afflue* ».

On a donc droit à un alphabet bizzarroïde (une sorte de décoction d'alphabet), de *Allez à Yole*, en passant par *Néon*, *Nuit*, *Ombre*, *Onde*, *Orange*, *Oui*, *Ours*, etc. Difficile d'extraire, parce que tout est dans le mouvement, dans la tresse mélodique où se nouent les sons, les sens fondus en jouissance, une érudition qui se donne des airs de danseuse pour ne pas gêner, et la joie d'intelligence. Pour prendre quelques voisins, c'est beaucoup plus fruité que Ponge, bien moins méchant que Bataille, pas aussi obsessionnel que Leiris. Le plus naturellement du monde, très doucement,

ça s'appelle *Le Propre du langage*.

Sous la grâce ambulatoire, il y a ceci qui tient au voyage et à son invitation (Baudelaire, évidemment, mais aussi Walter Benjamin). « *L'envoi des morts dans leur royaume, qui fait du défunt égyptien une sorte de voyageur, est ainsi clairement opposé à l'adieu au vivant en quoi se résume ou se résumerait l'attitude des Grecs* ». Or du Fayoum viennent ces visages mi-grecs mi-raïns, à l'intranquille sérénité qu'adresse à l'avenir un éternel présent. Si les mots sont les mots, et déjà beaucoup plus que des mots, d'être alignés dans le glossaire secret d'un Bailly (beau nom de dictionnaire) à ciel ouvert, les chapitres de *L'Apostrophe muette* portent des titres de poèmes, des titres à aimer qui la font vibrer : *Invitation*, « Tu as peint le portrait d'un mort », *Le seuil*, *Bon courage !* « Le rêve d'une ombre... » Quand on la prend au mot et à hauteur d'homme, la mort (cette répudiée de l'hygiène actuelle, l'obscène invitée télévisée des dîners en famille), la mort reste le pur motif des poètes et celui des penseurs. Sans en faire une histoire, sans s'abîmer d'angoisse : en sondant ses visages et en disant les mots. Comme il convient.

Ce livre a reçu le
prix des lecteurs de
BeauxArts
magazine



CITADELLES
&
MAZENOD

LE MAI
D'UNE
ART

VENISE ET LA RÉVOLUTION

FRANÇAISE

Les 470 dépêches
des ambassadeurs
de Venise au doge, 1786-1795
Traduites de l'italien
sous la direction
d'Alessandro Fontana, Francesco
Furlan et Georges Saro.
Robert Laffont « Bouquins »,
1 290 p., 179 F.

Dans la chaîne du livre qui mène de l'auteur au lecteur, la réputation de l'éditeur est (presque) aussi mauvaise que celle des critiques littéraires. C'est le marchand du temple, le rappel désagréable du principe de réalité dans un domaine qu'on aimerait imaginer comme une pure relation des esprits et des sentiments. On lui reprochera donc, lorsqu'il publie des livres réputés de vente facile, de n'être qu'un imprimeur opportuniste prélevant sa dime sur le succès. A l'inverse, s'il s'obstine, en militant, à proposer des ouvrages d'auteurs inconnus, de chercheurs spécialisés ou de penseurs ésotériques, on lui manifera son estime, tout en guettant l'heure annoncée du dépôt de bilan. Il lui sera alors compté à charge d'avoir par trop méprisé les goûts et les demandes du public, lequel a toujours raison.

Ces caricatures négatives du métier d'éditeur permettent de tirer un positif : un éditeur est une femme, un homme, une équipe, qui permettent à un texte d'accéder à un public auquel il n'était pas destiné. *Venise et la Révolution française* en est un exemple d'école. Ce gros livre rassemble les dépêches adressées au doge de Venise par les deux ambassadeurs de la Sérénissime République en poste à Paris entre 1786 et 1795. Ces documents, conservés dans les archives d'Etat de Venise, sont publiés pour la première fois dans leur intégralité. Jusqu'à présent, seule une édition partielle, en italien, avait été publiée à Turin à la fin du XIX^e siècle. Voilà, dirait-on, une bonne nouvelle pour les historiens de la Révolution, pour les férus de diplomatie et de relations internationales : une excellente initiative scientifique qui fera le bonheur d'une bonne centaine de spécialistes et que leurs revues savantes commenteront avec gourmandise.

Mais *Venise et la Révolution* ne paraît pas sous la couverture austère d'un éditeur universitaire. Les 470 dépêches envoyées par Antonio Capello et par Almorò Pisani au doge et à son Tribunal suprême ne sont pas seulement destinées aux libraires du Quartier latin et des campus. Le prix du livre, son tirage, sa présentation, sa présence dans une collection « grand public » représentent un pari, presque une provocation : « Lisez ça, c'est pour vous ! », lance l'éditeur à la cantonade. Guy Schoeller, le patron de « Bouquins », est un multi-récidiviste de ce genre de gageure. Entre Arsène Lupin et Sherlock Holmes, entre un dictionnaire du cinéma et un guide de cuisine, il s'amuse à surprendre le succès en faisant un best-seller d'une histoire universelle des chiffres ou en lançant Thucydide et Erasme, comme d'autres le feraient des mémoires d'une chanteuse de music-hall.

Il arrive, rarement, qu'il se trompe et que le public

Etonnant récit épistolaire que ce « Venise et la Révolution française » qui rassemble l'intégralité des dépêches adressées au doge par ses deux ambassadeurs pris successivement dans la tourmente de 1789

boude le plaisir de l'éditeur. Ce ne sera pas le cas avec *Venise et la Révolution*. D'abord parce qu'il s'agit d'un étonnant roman épistolaire où s'articulent selon les meilleures règles du théâtre et dans une mise en scène somptueuse, la comédie de mœurs et le drame politique. En introduction, une longue lettre plante le décor. Nous sommes en janvier 1786 et l'ambassadeur Daniele Dolfin, avant de quitter le poste qu'il occupe à Paris depuis cinq ans, brosse le tableau de la situation : « *Aucun royaume au monde n'est aussi puissant* », écrit-il. Depuis la fin de la guerre d'indépendance américaine, la paix et l'équilibre régnaient en Europe et cette paix est une paix française. Une seule petite tache dans le ciel serein qu'observe Dolfin : le poids des impôts qui pèsent sur les Français ne suffit pourtant pas à éponger une dette publique « *effrayante* ». Mais le pays est si riche, pense l'ambassadeur, que ces quelques plaies d'argent se cicatrissent.

Les ambassadeurs de Venise sont des princes puissants et riches qui ont dû beaucoup intriguer et beaucoup dépenser pour obtenir leur nomination à Paris. Mais celle-ci n'a rien d'une sinécure. Si la plupart des diplomates se contentent de faire de la représentation et entretiennent davantage les actrices que leur gouvernement, ceux de Venise travaillent sérieusement. La petite République millénaire doit défendre son existence menacée par la formation des grands Etats-nations et

Un roman d'Etat



par la culture dominante de la guerre ; ses ambassadeurs doivent être des baromètres d'une extrême précision lui permettant de comprendre et de prévoir les mouvements de la géopolitique. Militairement faible, Venise se doit d'être plus renseignée. Les dépêches hebdomadaires de ses envoyés sont donc des exercices d'intelligibilité. Clarté, lucidité, objectivité.

Tout va bien dans les premiers temps pour Antonio Capello. Il a l'œil vif, des grilles d'analyse solide, de bons informateurs dans les cabinets ministériels, des penseurs politiques réalistes : « *L'amitié si forte soit-elle ne peut tenir face à l'intérêt* ». Qu'il s'agisse des intrigues de la cour, des manœuvres de Vergennes entre la Russie et l'empire turc, des négociations commerciales sur la morue et le hareng ou de l'état effroyable du système hospitalier parisien où les malades dorment à cinq ou six par lit, il sait, il analyse, il comprend, il prévoit : c'est un professionnel irréprochable – et un heureux styliste du texte bref.

Il est encore remarquable lorsque éclatent, sur fond de banqueroute financière, les premiers orages entre le roi, ses ministres, les Parlements et pour finir les états généraux. Capello comprend la nécessité des réformes, approuve Necker et, dès janvier 1788, prévoit que « *la conséquence inéluctable de toutes ces dissensions sera que, d'ici à trois ans au plus* » la France connaîtra « *d'énormes secousses* ». Le 13 juillet 1789, il envoie « *une douloureuse dépêche* ». Il s'énerve, il perd son sang-froid : « *Etant donné l'agitation et le danger qui m'entourent, je ne puis le faire tranquillement ni même écrire avec ordre et méthode* ». La suite va se dérouler pour lui comme un cauchemar. Il s'efforce bravement de rationaliser, de peser les forces, de mettre de l'ordre dans sa pensée de la politique, mais tous ses cadres se démantibulent. Comme tous les lecteurs éatiques du phénomène révolutionnaire, comme après lui Burke, Taine, Tocqueville et leurs disciples contemporains, le pauvre Capello ne peut appréhender ce qui se passe sous ses yeux horrifiés qu'à travers les formes de la pathologie sociale et de la maladie politique. Cette désagrégation intellectuelle et

les vains efforts que déploie Capello pour y résister sont un des moments les plus forts du livre. Nous qui connaissons la suite et la fin de l'histoire n'en éprouvons que plus intensément la tension romanesque. Nous pouvons négliger l'enchaînement des événements pour mieux nous baigner dans le torrent d'énergie qui les pousse, nous attarder à la couleur des choses, à l'intensité des passions, à la fulgurance des destins, à la puissance des tragédies. Comme Capello, nous sentons la terre trembler.

Le diplomate vénitien est d'autant plus désespéré qu'il a le sentiment de n'être pas entendu par son gouvernement. A Venise, les sages de l'antique République, héritiers de dix siècles de savoir politique, techniciens éprouvés des sauts et soubresauts de l'histoire européenne, accueillent avec scepticisme les mises en garde affolées de leur émissaire. On lui voudrait plus de hauteur, de stoïcisme et d'indifférence. Capello comprend qu'on ne le croit qu'à peine et que le doge met sur le compte de l'émotion et de la frayeur les alarmes de son ambassadeur au cuir trop sensible. « *Il faut le voir pour le croire* », répète Capello, qui met aussi en garde la Sérénissime contre les risques de « *contagion* ». Peine perdue : six ans plus tard, les troupes révolutionnaires de Bonaparte mettront fin, en un seul jour, à l'existence de la République millénaire de Venise.

Capello, à force d'appels, est enfin autorisé à rentrer à Venise. Almorò Pisani lui succède. C'est un homme des Lumières, franc-maçon, féru d'économie et de théories physiocratiques. Le ton du roman change. Alors que les événements s'accélérent et que le tableau politique, économique, diplomatique et militaire devient, au sens propre, indescriptible, le nouvel ambassadeur rédige des dépêches aussi impeccables que des épures d'architecte ou que des devoirs d'élève de l'ENA. C'est merveille que de voir Pisani tenter de retenir l'eau entre ses doigts pour en décrire chaque goutte. Il a renoncé, lui, à prévoir ; le présent suffit à sa peine, le feu est partout. Il concentre donc tous ses efforts sur l'exacitude de ses informations. Ce n'est pas une mince affaire, surtout lorsque, après le 10 août 1792, il doit fuir Paris pour trouver refuge en Angleterre, « *à titre de congé temporaire* ». Il y demeurera jusqu'à la fin de son ambassade en 1795. Il nourrit certes la plus grande aversion pour les « fanatiques » de la Convention « *bouillonnant de manie démocratique* », mais il ne se laisse pas pour autant intoxiquer par la propagande anglaise et par celle des émigrés. Il a un devoir de vérité et de lucidité qui lui interdit le moindre échauffement d'imagination. Il a de l'œil, de l'oreille et s'échoue dans ses opinions de n'avoir pas de cœur ni de nerfs. C'est un parfait politique. Il finira en 1807 président de l'Académie des beaux-arts, nommé par Napoléon.

Dans la dernière dépêche qu'il envoie à Venise, il commente le décret de la Convention libérant les ouvriers de l'obligation de servir dans la garde nationale : « *Si cela aboutit, comme beaucoup le pensent, les pauvres seront désarmés et la force armée n'appartiendra plus qu'aux propriétaires*. Une fois les armes enlevées à la populace, il ne sera pas difficile ensuite de leur enlever le droit de vote. » Il n'y a pas de roman d'Etat sans le ricanement du cynisme.

versions originales

Des colombes romaines au secours de l'Algérie

ALGERIA IN OSTAQGIO.
Tra esercito e fondamentalismo,
storia di una pace difficile
de Marco Impagliazzo
et Mario Giro.

Ed. Guerini e associati (Milan),
274 p., 29 000 lire (environ 96 F).

En juin, des élections législatives dépourvues de véritable enjeu ont achevé de dessiner un paysage politique algérien conforme aux vœux de la hiérarchie militaire. Mais nul ne se fait d'illusions : pas plus que les précédentes, cette nouvelle convocation aux urnes n'a pas permis au pays de sortir de l'impasse dans laquelle l'a enfermé l'interruption par l'armée du processus électoral en janvier 1992.

Alors que la seule « solution » offerte par le régime est celle du tout-répressif accompagné d'une parodie de pluralisme, le livre de Marco Impagliazzo et Mario Giro retrace l'histoire d'une occasion de paix manquée. Novembre 1994 : depuis plus de deux ans, l'Algérie est en état de guerre intérieure et la crise paraît sans issue. C'est pourtant à la recherche d'une solution qu'a décidé de s'atteler la communauté catholique romaine de San Egidio, qui avait donné des preuves de son savoir-faire en patronnant les négociations de paix entre frères

ennemis du Mozambique. Après avoir patiemment pris contact avec tous les protagonistes du drame, les responsables de la communauté parviennent à réunir à Rome, le 21 novembre 1994, les partis algériens les plus représentatifs. Même si le pouvoir et les petites formations « éradicatrices » ont décliné l'invitation, la rencontre est jugée assez prometteuse pour que les participants décident de se revoir. La seconde réunion s'ouvre le 8 janvier 1995. Après plusieurs jours d'intenses discussions, les partis présents adoptent une « plate-forme de Rome » que le pouvoir rejette « *globalement et en détail* », fermant ainsi la porte à tout dialogue.

Les deux auteurs, dont le premier est l'un des animateurs de San Egidio et le second participa à la préparation des rencontres, font le récit de ces discussions. Ils décrivent le contexte dans lequel elles se sont tenues et les réactions qu'elles ont suscitées, levant ainsi en partie le voile sur quelques aspects restés obscurs de leur déroulement. Est notamment confirmé le fait que les négociations les plus difficiles entre le FIS (Front islamique du salut) et ses interlocuteurs ont porté sur la question de la condamnation de la violence par le parti islamiste, et que c'est grâce à la ténacité du FIS

*En 1994,
la communauté
catholique
de San Egidio
réunit
les protagonistes
du conflit.
Un rendez-vous
manqué avec la paix
que relatent
Marco Impagliazzo
et Mario Giro*

(Front des forces socialistes) que les grands principes démocratiques sont déclinés avec autant de clarté dans le texte romain.

L'ouvrage fait par ailleurs un sort à la polémique entretenue par les formations dites laïques sur la fameuse « loi légitime » dont il est question dans la plate-forme, en précisant que, pour tous les participants, l'expression arabe de *qânun shar'i* fait référence aux lois humaines et non divines, et qu'il ne s'agit donc pas là d'une concession au FIS. On apprend aussi que le

secrétaire général du FLN (Front de libération nationale), Abdelhamid Mehri, voulait voir la rencontre légitimée par une « *réunion des partis arabes proches du groupe de Rome* ». Pour peser sur le pouvoir algérien ? La visite à San Egidio, quelques semaines après la seconde rencontre, du général à la retraite Rachid Ben Yelles et de l'ex-ministre des affaires étrangères Ahmed Taleb Brahimi, deux membres influents de la nomenclatura qui prennent ainsi position en faveur du dialogue, confirme en tout cas que de vifs débats autour de la réponse à apporter à l'initiative de Rome ont agité l'équipe dirigeante algérienne.

Les auteurs n'ont guère de mal à montrer que la victoire à Alger de l'aile dure du pouvoir a maintenu le pays dans l'horreur. On regrettera d'autant plus la légèreté de certaines de leurs affirmations. Peut-on ainsi qualifier sans plus de précaution le FLN de parti « *laïc et démocratique* » et donner une image si lénifiante du FIS, soutenir que les hommes de San Egidio ont conduit leur affaire en marge du Vatican et de tout lien avec les partenaires extérieurs de l'Algérie, se contenter de décrire le contexte maghrébin à l'aide de quelques clichés peu pertinents ? Reste l'essentiel : un récit de l'intérieur de l'un des principaux actes de cette tragédie algérienne qui n'en finit pas de se jouer.

Sophie Bessis

Sombres déambulations

BLA, BLA, BLA
Giuseppe Culicchia.
Ed. Garzanti,
130 p. 18 000 lire (environ 60 F).

Il s'appelle, ou il ne s'appelle pas. C'est un homme, le plus quelconque possible, et il en a assez. Voilà qu'un beau jour le ronronnement du centre commercial ou les mouvements dans la rue l'exaspèrent. Il se voyait en observateur goguenard de ses semblables, mais il s'est fait piéger. Pour ne pas perdre face, il se rebelle mais contre l'humanité, il n'y a pas de choix, seul celui de s'enfuir.

Dans son *Journal intime*, Nanni Moretti a son scooter ; l'homme de Giuseppe Culicchia a ses pieds. Il traîne et croit se libérer de ses attaches dans les courants d'air d'une cité de nulle part. Celle-ci est le deuxième personnage d'une narration glauque dans son atonalité. Curieux livre, cruel, surtout. Heurté à l'insignifiance des villes, un individu crève de faim, vole un porte-feuille, prend des coups, ne peut évidemment les rendre. Il dort dehors, il a froid. Il reste amoureux et inquiet.

Giuseppe Culicchia a trente et un ans. Il est chroniqueur au quotidien turinois *La Stampa*. Ses amis disent de lui que, sous ses airs de promeneur qui déambule à côté de ses chaussures, il pose

un regard acide sur beaucoup de choses, y compris l'existence.

Dans ses deux premiers romans – *Tutti giù per terra* et *Paso doble* (1) –, il avait choisi la badinerie à l'italienne, sans la gravité de l'Italie en imaginant un Walter, à l'humeur et aux mésaventures taquines ou amères. Dans *Bla, bla, bla*, il tranche et jette le lecteur dans le brouhaha rassurant du monde avant de le dégringoler dans un discours de solitude. Le texte peu à peu haché de ponctuations, de phrases sans verbes, devient coupant et sombre, angoissant. Giuseppe Culicchia s'affirme en fils de cette littérature italienne désabusée, toujours ironique. Dans *La Stampa* du 30 janvier, à propos d'un essai d'ordre économique, il écrivait : « *Les interrogations soulevées par la globalisation de l'économie ne touchent pas seulement des intérêts d'ordre "syndical", mais ils appréhendent bien plus profondément et plus en général l'homme et son rapport au monde. Dans des cas comme celui-ci, il peut paraître tellement égoïste d'être infantile. Justement.* »

Bénédicte Mathieu

(1) *Tutti giù per terra* a été traduit en français sous le titre *Patatras*, chez Rivages. L'éditeur publiera *Paso doble* en septembre.

Le Monde
des
POCHES

Le supplément mensuel
consacré aux livres
en format de poche

Le premier jeudi de chaque mois
dans *Le Monde* daté vendredi

ECRIVAINS

pour vos envois
de manuscrits
renseignements :

Editions LA BRUYERE
128, rue de Belleville
75020 PARIS
Tél. (1) 43.66.16.43

du 28 juin au 2 août 1997

SOLDES
sur modèles d'exposition

canapés,
fauteuils,
tables...

HUGUES CHEVALIER

PARIS : 228, rue du Fbg Saint Honoré - 8^e • 17, rue Cherche-Midi - 6^e
LYON : 7, place des Célestins - 2^e • MARSEILLE : 163, rue Paradis - 6^e

VOUS CHERCHEZ UN
LIVRE ÉPUISE ?

Une seule adresse

LE TOUR DU MONDE

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS
Tél. : 01.42.88.73.59
Fax : 01.42.88.40.57

La sainte de l'abîme

Parallèlement à l'écriture d'évangiles apocryphes, Claude Louis-Combet se penche sur une figure singulière de la sainteté « élaborée » par les missionnaires du XVII^e siècle : Rose de Lima. Une rencontre avec l'expérience mystique et une réflexion sur une démarche singulière

L'ÂGE DE LA ROSE
de Claude Louis-Combet.
Ed. José Corti, 284 p., 120 F.

PASSIONS APOCRYPHES
de Claude Louis-Combet.
Frontispice d' Hélène Cseh.
Ed. Lettres vives, coll. « Entre 4 yeux », 60 p., 79 F.

Il existe une association entre le discours de la sainteté et celui de la sexualité. Sade avait parfaitement su exploiter la hiérarchie des péchés, c'est-à-dire de la gravité de leur pénitence, en s'en servant de modèle pour une hiérarchie des plaisirs. Jean Genet fonda sa poésie sur ce même système du blasphème. Entre eux deux, Flaubert écrivit de fausses hagiographies selon le même principe. Sa *Tentation de saint Antoine* n'a-t-elle pas cet arrière-fond mélancolique, caractéristique des écrivains qui traquent les affinités des saints, du sexe et de la mort ? « D'où vient l'ensorcellement des courtisanes, l'extravagance des rêves, l'immensité de ma tristesse ? », demande la Luxure à la Mort, dans son génial dialogue. Avant lui Sade, après lui Bataille.

Et, dans une zone intermédiaire, plus floue, vont venir des écrivains qui tentent, à leur manière, de décrypter, dans quelques vies de saintes, cette fureur mystique d'extase, d'ascèse, de frustration et d'illumination. On connaît les travaux, si poétiques, si profondément inspirés de Jean-Noël Vuarnet, tragiquement disparu il y a deux ans. Claude Louis-Combet suit la même voie. Né en 1932 à Lyon, il s'est longtemps occupé de l'enfance inadaptée. Son œuvre, qu'il définit comme une « mythobiographie », est constituée de récits poétiques, où il explore les liens de l'inconscient et de l'imaginaire. Après une trentaine d'ouvrages parus chez Fata Morgana, Flammarion, Deyrolle,



« Vie de sainte Rose de Lima, pénitence de la sainte flagellation » (Cuzco, XVIII^e siècle)

Albin Michel, à la Différence, il publie d'une part une vie d'Isabella Flores, dite Rose de Lima, et des sortes d'évangiles apocryphes (tels qu'ils étaient, du reste, évoqués par Flaubert lui-même), une vie de « Judasse », la femme de Judas, éprise du Christ, un monologue de la sœur d'un personnage dont parla Maître Eckart et enfin un *Stabat Mater* au masculin, c'est-à-dire un *Stabat Filius*. « Cependant, il entendait le souffle, le rauque halètement qui montait et descendait et, dans cette respiration d'agonie, il quêtait un peu de voix maternelle, une parole qui dirait tout, comblant l'écart, déchirant le voile de ténèbres qui tom-

bait du ciel avec l'orage. » Le fils au pied de la croix de sa mère : une fois encore, il est difficile de ne pas songer au dernier livre de Jean-Noël Vuarnet, *L'Aigle-Mère* (Gallimard, 1995), tout entier tourné vers le rapport d'une sainte et de son fils.

Rose de Lima, née en 1586, morte dans sa trente-deuxième année, fut l'objet d'un culte, avant même sa canonisation et devint la patronne de l'Amérique. Elle fait partie de l'énorme population de saints que concurent les missions des XVI^e et XVII^e siècles, soucieuses de donner aux civilisations foudroyées des dieux plus proches et plus humains qu'une déité abs-

traite. Leurs vies, écrites à la hâte et sans la moindre information, étaient souvent des délire – que railla Voltaire avec délectation –, auprès desquels les évangiles paraissent les récits d'une vie d'ennui ordinaire. Lévitations, résurrections, jeûnes illimités, guérisons instantanées, saignements spontanés. Le chapitre des saignements sera riche dans le cas de Rose. Et les détails les plus farfelus abondent.

Née à l'instant où toutes les roses (d'importation) éclosent à Lima, dans la famille d'un conquistador, troisième fille après deux bébés mort-nés, Isabella Flores aura de nombreuses mani-

festations d'un destin mystique. A court d'idées, son biographe anonyme de 1835 – époque confuse où le renouveau catholique réactionnaire puisait son inspiration dans l'effervescence romantique et, parfois, l'entretenait –, emprunte à la vie de Catherine de Sienne quelques épisodes saugrenus, mais en invente de son cru. On offre à la petite Isabelle-Rose des gants parfumés pour aller à la messe. Dès qu'elle entre dans l'église, ils dégagent une odeur pestilentielle. Elle comprend aussitôt le message, et va dans la forêt dépecer un porc-épic pour s'en faire des gants : les piquants à l'intérieur, bien entendu.

Les cilices seront dès lors sa première préoccupation. Jusqu'à ce qu'elle rencontre un ermite, dont le bas du corps est enterré et dont les seins produisent du lait dont il se nourrit... Une telle rencontre, plus buñuelienne que nature, ne pouvait que la conforter dans son exaltation. L'ermite se nomme Dom Claudius *in utero*, voilà qui suffit pour que Claude Louis-Combet décèle, à travers cette coïncidence de prénoms, un lien entre la sainte et lui. Car, on s'en doute, le livre qu'il écrit ici n'est pas à mettre entre les mains des bien-pensants catholiques. Et pourtant, malgré des remarques ironiques, sceptiques, provocantes, on peut être certain que l'écrivain touche souvent à l'essentiel de l'expérience mystique.

« La nuit, toujours la nuit – et des désirs à formes fantomales qui errent de ne pouvoir s'afficher à la lumière », écrit-il pour évoquer Lima et, bien au-delà, toute une atmosphère lancinante qui « produira » la sainte.

Se construisant dans le dégoût de son propre corps et dans la passion hystérique pour un Christ tantôt désincarné, tantôt charnel, la jeune femme cherche tous les moyens d'assouvir un désir double de torture physique et de

douceur spirituelle. Et, parallèlement, l'écrivain réfléchit à ce qui, irrépressiblement, le conduit à ces vies de saintes – « une essence féminine autrefois rêvée, et comme une sororalité transcendante et consentante, friselisée de perversité » –, conscient que, chez lui, l'écriture est un substitut de la prière. Une prière sans Dieu, mais non dépourvue d'un lyrisme mystique, obsédé par l'absence matérielle de l'objet d'amour.

Ce texte inclassable, doté de pages profondes sur l'expérience intérieure, sur l'adoration, sur la part féminine de chaque homme, mais aussi de remarques impitoyables sur l'élaboration de la sainteté à l'époque du génocide sud-américain, apparaît en même temps comme une autocritique aiguë, ce qui lui donne une grande vitalité et une espèce de candeur touchante. Le livre s'achève sur une scène hallucinée, où la mère vénère le sexe de sa fille entrant dans la mort. « De la ténèbre du sexe, s'épanchait, enivrante et vivace, l'odeur de la sainteté. » Ici aussi, revient en mémoire, c'était inévitable, la rose de Genet, celle de l'ange Harcamone, dans *Miracle de la rose*. Et les vers énigmatiques de Nerval : « Roses blanches, tombez ! vous insultez nos Dieux, / Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle : / – La Sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux ! »

René de Ceccatty

★ Signalons deux revues entièrement consacrées à Claude Louis-Combet : *Prétexte* (hors-série n° 8, sous la direction de Jean-Christophe Millois, avec un entretien, un inédit, *Prurit*, une bibliographie complète et des textes de Michel Camus, Françoise Ascal, Jacques Anctet, José-Laure Durrande, etc. 40 F, 11, rue Villedo, 75001 Paris) et *La Revue des sciences humaines* (avec des inédits et des contributions de Salah Stetié, Bernard Noël, Christian Hubin).

Les saisons de Claude Roy

Portraits, souvenirs, voyages, aphorismes scandent le nouveau « livre de bord » de ce poète à l'écoute des pulsations du temps

CHEMINS CROISÉS 1994-1995
de Claude Roy.
Gallimard, 316 p., 120 F.

POÈMES À PAS DE LOUP 1992-1996
Gallimard, 152 p., 90 F.

Si, d'année en année, Claude Roy tient ses « livres de bord », ce n'est pas pour faire des économies de mémoire, amasser un magot de souvenirs : « Je voudrais n'être pas grippe-temps comme on est grippe-sou. » Dans ces cahiers, scandés par les saisons, se succèdent portraits, souvenirs, aphorismes, rencontres. Un genre mêlé qui convient à ce brillant « touche-à-tout », né « étonné ».

Dans ses « essais d'autobiographie », de *Moi je à Somme toute*, il a d'abord tenté de se « tirer au clair ». Pas facile. Il y a une « demi-douzaine de Claude » qui ont habité la même écorce : « un élégiaque ironique, un amoureux qui se voudrait à la fois Tristan et Dom Juan, un « révolutionnaire » sentimental et libéral... », un poète au ton juste, qui se définissait, à ses débuts, comme « mineur ».

Dans les six « livres de bord », la connaissance de soi ne se sépare pas du désir de comprendre le monde extérieur. Romancier, essayiste, Claude Roy est aussi voyageur, comme l'ont été Supervielle et, surtout Larbaud, dont il admire le goût, la générosité, la curiosité et la chaleur critique. L'expérience et les voyages l'ont « épouillé de quelques sophismes, illusions et balivernes », sans pourtant lui faire perdre l'espoir, et l'impatience.

Même si son corps « grogne un peu d'avoir été raccommodé, recousu, rejointé », il évoque avec reconnaissance les médecins, à qui il doit d'avoir prolongé son « permis de séjour ». L'épreuve de la maladie lui a apporté une sorte de paix silencieuse, de « confiance

sans questions ». S'il a abordé avec un léger désarroi le passage au « chiffre quatre-vingts », il garde, selon le jugement de Marthe Robert, « le cœur triste et l'esprit gai ». Il est contradictoire, comme la réalité elle-même, n'aime les certitudes qu'incertaines, et sème de menues graines de sagesse paradoxale, non dans ses maximes, mais dans des « minimes » imparables : « Mourir, d'accord, il faut bien. Mais arrêter de vivre, non. »

A voix basse, on peut dire merci à la vie, en parlant de « choses légères » : une embellie, un peu de brume de chaleur, l'infime tremblement de l'air. La vraie légèreté, pour Claude Roy, n'est pas absence de poids, de densité. C'est la légèreté de l'oiseau, dont Jacques Delamain lui a « inoculé » le goût de l'observation. Il écoute la mélangée nonnette et la grive litorne, s'étonne de la « double vie » des canards, et voit l'homme à l'image de son voisin, le merle Aristide qui est « comme nous tous, un mixte de bien et de mal, d'amitié et de haine ».

1995. Hiver. La fréquentation d'Aristide coïncide avec la relecture de Voltaire. « On ouvre au hasard le Dictionnaire philosophique portatif : « Que répondra à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ? » Quand et où cela fut-il écrit ? En Bosnie ? Au Soudan ? Au Rwanda ? En Algérie ? A Paris, le jour de la Saint-Barthélemy ? Ou sur le seuil de l'Eden, déjà taché de sang, après le meurtre d'Abel ? »

Depuis que, en 1945, Claude Roy est entré à Bergen-Belsen avec la 2^e armée britannique, tout au long de sa vie, la trame du temps, le fond de l'horizon ont été « plutôt glauques ». Mais sa sagesse d'aujourd'hui, loin des « réponses simples », n'est pas de se crispier sur les malheurs de l'Histoire : plutôt de les oublier un mo-

ment, et de prendre le temps comme il vient, « parfois bien ».

Au hasard des *Chemins croisés* surgissent de délicieux portraits, petits chefs-d'œuvre de perspicacité et de sympathie. Ainsi rencontre-t-on, parmi d'autres, Saraute, « oreille fine » à l'écoute du « muet fracas d'un ange qui passe », Char, pris « en flagrant délit de vision vive », Tardieu, « entre la gravité du présocratique et la légèreté du funambule », Saint-John Perse, dont « de grands lâchers d'oiseaux traversaient les propos encyclopédiques (...). Il est des esprits face auxquels ne pouvoir placer un mot est une fatigue. Avec Léger, c'était un plaisir toujours rebondissant ».

Un salut à Jean Vilar, « architecte des songes et bâtisseur du périssable », une évocation tourmentée de Gérard Philippe, avec « de beaux souvenirs de silences heureux », des pages magnifiques sur la « lumière volée, (...) intérieure » du peintre Zoran Music, découvert à Venise au sortir de la guerre. Pour Claude Roy, ornithologue amateur et humaniste convaincu, l'œuvre d'art, sous ses formes diverses, reste « le plus court chemin d'un homme à un autre ».

A mi-voix, intimes, lyriques, les *Poèmes à pas de loup*, s'ils s'ouvrent sur un perpétuel rêve d'ailleurs (« Depuis longtemps, j'ai envie d'aller à Vancouver »), guettent la « tourne de la terre », écoutent « battre le pouls du temps ». Les deux livres se terminent, identiquement, par la reprise d'un poème, *Eloges des contraires* : célébration du petit matin

Dans le clair et le vif de la vivante vie qui oublie un instant l'heure le temps la fin et qu'il est plus tard que tu ne crois constamment.
Monique Petillon

UN INSTANT DE BONHEUR
d'Yves Simon.
Grasset, 178 p., 85 F.

Je suis un voleur d'instant », écrit Yves Simon, au passage d'une de ses nouvelles (« Lettre à la petite assassine »). Cette phrase exprime avec sincérité, au-delà de la métaphore, ce que ce recueil cherche à saisir de la réalité, de l'actualité, de la nature des sentiments, d'une manière incroyablement sensible et vivante, comme si sa plume avait trouvé un accord parfait avec la précision toute poétique de son regard et le camaïeu de ses émotions. Ces onze nouvelles se partagent entre deux modes d'inspiration.

Il y a, d'une part, les nouvelles qui racontent ou explorent des situations romanesques ou allusives : l'histoire d'une jeune femme subitement plaquée par l'homme de sa vie et qui part à l'aventure sur une autoroute (« Brasero ») ; la dérive d'un SDF, au cœur d'un cruel hiver, qui attend désespérément l'arrivée d'un mandat (« Notre-Dame d'Aubervilliers ») ; cette inoubliable femme noire, victime d'une agression, qui se console en jouant du violon (« L'Éillet fané »), ou encore ce jeune garçon qui s'apprête à fêter ses dix ans et s'éveille à la sensualité au contact de sa grande sœur (« L'Enfant à un chiffre »).

Toutes ces nouvelles sont mesurées, pleines de grâce et de nuances, entre le fait divers et le jaillissement du souvenir.

Et puis, d'autre part, il y a ces textes narratifs, à la première personne, où l'on retrouve le charme romantique de ses romans, où le « je » n'est jamais tout à fait un

★ A signaler la parution du *Prochain Amour* en Livre de poche (n° 14149), ainsi que d'un recueil d'articles, *La Ruée vers l'infini* (Livre de poche, « Biblio », n° 4 251).

autre, où le récit devient plus intérieur, modelé de références (« La Seconde Mort de Werther »), d'aveux et de confidences (« Irène et l'Origine du monde ») ; et là, Yves Simon ne joue plus avec son plaisir de conteur, mais

avec le plaisir des mots, de la subtile alliance de la rêverie amoureuse et du réalisme distant, avec lequel il parvient à nous émouvoir de ses désillusions ou de ses douleurs.

Nicolas Bréhal

Valses à deux temps

Au fil de ces courts récits, Yves Simon allie subtilement rêverie amoureuse et réalisme distant

NANCY HUSTON
INSTRUMENTS
DES TÉNÈBRES

PRIX DU
LIVRE INTER



APRÈS LE "GONCOURT DES LYCÉENS", UN ROMAN QUI EST, UNE FOIS ENCORE, PLÉBISCITÉ PAR SES LECTEURS !

ACTES SUD
« un endroit où aller »

livraisons

LITTÉRATURE FRANÇAISE

● **CHOSSES DITES**, de Louis Calaferte
Solitaire, puriste, d'une insolence amicale, Calaferte parlait toujours haut, fort et vrai. De révoltes en colères, de camaraderie en passion, il nous laisse plus de soixante-dix œuvres, tous styles et genres mêlés. Sont rassemblés ici ses entretiens avec Pierre Drachline, diffusés sur France-Culture en 1988, et un *Inventaire grammatical d'une biographie portative*. On y lit que la littérature est une chose merveilleuse, la poésie surtout. On retrouve une verdure à la Prévert, une violence et une aigreur à la Cioran « *Cynique, donc sentimentale* », on aimerait oser dire « plaisant ». (Cherche-Midi, 200 p., 96 F.) **Ca. D.**

● **RIEN QUE L'AMOUR**, de Lucien Becker
Guy Goffette a rassemblé cette belle édition des poésies complètes, augmentée de documents divers, de Lucien Becker (1911-1984), commissaire de police de son état, résistant dans le Vercors, poète salué par Gaston Bachelard et Jean Follain, Joë Bousquet et René Char, par Jean Paulhan, qui parlait de son « ardeur » et de sa « *fureur obscure* », ou encore par Jacques Réda qui remarquait le « son mat » et le « *mouvement obstiné* » de ses vers. La poésie de Becker, tout entière composée sous le signe de la femme et du désir qu'elle inspire, peut bien faire « vieux jeu », elle n'en demeure pas moins forte, émouvante. (La Table Ronde, 430 p., 150 F.) **P. K.**

● **CINÉMA**, de Tierno Monénembo
Que faire quand, en Guinée, on est un « *p'tit môme, insignifiante chose* », pris entre un père sévère, ses épouses, un maître de Coran qui veut voir vos larmes sous son fouet et une Française qu'on aimerait sans son air d'institutrice revêche ? L'école buissonnière, trouver des compagnons qui aident au rêve, et s'initier à la vie par le cinéma, avec Kirk Douglas, Gregory Peck, Gary Cooper... Mais cette année 1958 est celle des bouleversements. « *Général* », et « *Boubou-Blanc* » s'affrontent. Autrement dit, de Gaulle, et Sékou Touré qui préfère « *la liberté dans la pauvreté à l'opulence dans l'esclavage* ». Fiction et réalité, les rêves d'un enfant et le destin d'une nation : réunir ces deux sujets est une gageure que l'auteur tient avec talent. Vif, mordant, le récit résonne du ton de l'authenticité. (Seuil, 217 p., 95 F.) A signaler également, en poche, *Les Ecaillés du ciel*. (Points Seuil n° 9343, 192 p., 31 F.) **P.-R. L.**

● **DANS LA SALLE OBSCURE**, de Jacques Laurans
Les treize petits récits qui composent ce recueil retracent un éveil à la conscience à travers des souvenirs cinématographiques d'enfance et de jeunesse dans le Maroc des années 50. Dans la « *blanche* » ville natale, puis à Casablanca, la « *salle obscure* » offre un refuge à l'enfant timide. Feuilletant sa mémoire de cinéphile, Laurans retrouve, intactes, les salles (Rialto, Ritz, Vox, Lynx), le cérémonial de la séance, le « *rayon fatal* » de l'ouvreuse qui débusque les petits resquilleurs lorsqu'ils occupent les fauteuils « *club* ». Les séquences de films jouent, dans sa recherche du temps perdu, le rôle habituel des instantanés photographiques. Au visage ingénu et navré de Laurel, sa façon de « *ne pas être tout à fait au monde* », succèdent l'enivrant *Monde du silence* de Cousteau et Malle, le perturbant, insolite *Il Bidone* de Fellini, *La Splendeur des Amberson* de Welles. *Les Dernières Vacances* de Leenhardt accompagnent l'adieu à l'enfance, tandis qu'une double découverte, décisive – *La Pyramide humaine* de Rouch et *Shadows* de Cassavetes –, scelle pour l'adolescent l'alliance de la vraie vie et du cinéma. (Seuil, 127 p., 85 F.) **M. Pn**

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

● **PAYS FRONTIÈRE**, d'Emil Tode
Qui est l'auteur de ces lettres écrites de Paris à l'adresse d'un certain Angelo ? On n'en saura rien. Pas un participe au féminin, pas un détail révélateur, rien qui dévoile l'identité de l'expéditeur. Depuis Amsterdam, depuis Paris, le mystérieux auteur – dont on sait qu'il est venu d'un petit pays d'Europe orientale pour traduire une anthologie de la poésie française – confie à son compagnon (amant mythique ?) ses observations, ses sensations et ses tentations : les vêtements parisiens, les musées, les *Gilles* de Watteau, la statue de l'hermaphrodite, un professeur de philosophie, l'attente du courrier dans la boîte aux lettres... C'est là, à partir de la boîte aux lettres, que se définit le « *pays frontière* », le lien entre Paris et le pays d'origine, entre l'auteur et son compagnon, le lieu de son regard étranger sur un monde occidental qu'il contemple sans illusions. (Traduit de l'estonien par Antoine Chalvin, Gallimard, 162 p., 90 F.) **M. V. R.**

● **LA JAMBE SUR LA JAMBE**, de Faris Chidyaq
Le roman fleuve d'un écrivain arabe anticonformiste du XIX^e siècle. Faris Chidyaq, lexicologue libanais, traducteur de la Bible, voyageur et touche-à-tout, voulait à une époque d'indigence littéraire offrir à la langue arabe un texte qui lui redonnerait le goût de vivre. D'une verve débordante et d'un humour burlesque, le récit, écrit pourtant dans la dèche à Paris, retrace les aventures initiatiques d'un jeune colporteur, Faryaq. Voyages, rencontres et savoureuses conversations permettent au narrateur – tantôt Faryaq, tantôt Chidyaq – de dénoncer les maux des sociétés orientales, brocarder le conservatisme cléricale et plaider en faveur des droits de la femme. Chidyaq est précurseur en littérature comme en matière de critique sociale, et son œuvre, publiée à Paris en 1855, a longtemps été considérée comme blasphématoire au Liban. La première – et impétueuse – traduction en français, de René R. Khawam, n'a paru qu'en 1991. (Réédition, Phébus, coll. « Domaines arabes », 752 p., 180 F.) **H. Bo.**

● **IVRESSE DE BROCART**, de Hisako Matsubara
Après avoir brillamment terminé ses études, Nagayuki revient avec son épouse Tomiko dans sa belle-famille. Malgré les bouleversements de ce début de XX^e siècle, l'avenir du jeune couple s'annonce prometteur : on vient de proposer au jeune homme de partir aux Etats-Unis pour le compte d'une grande société japonaise. Mais les préceptes du père de Tomiko, grand samouraï dont la sagesse millénaire se trouve détournée par la réalité des temps modernes, vont changer le cours de la vie de sa fille. La souffrance de la jeune femme, déchirée entre son attachement aux valeurs du monde traditionnel et son désir de vivre avec son mari, se transforme en une tragédie qui, au-delà du cas individuel, symbolise l'ouverture du Japon au monde moderne. Le récit de facture linéaire est rythmé par de belles pages poétiques. Née à Kyoto, Hisako Matsubara, issue de la noblesse japonaise, a été élevée dans un temple shinto à Tokyo. Mariée à un Allemand, elle vit aux Etats-Unis. (Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Actes Sud, 283 p., 138 F.) **P. Ds**

Tendrement loufoque

Questions absurdes, rencontres inattendues, et neuf histoires improbables signées Vassilis Alexakis.

PAPA et autres nouvelles de Vassilis Alexakis. Fayard, 188 p., 95 F.

Avec son humour, son côté farceur pince-sans-rire, son sens du croquis, son goût pour le dessin elliptique, la caricature en quelques traits (il a publié trois recueils de dessins humoristiques), Vassilis Alexakis est, à l'évidence, doué pour le texte court. Et, pourtant, jusqu'ici, Alexakis n'avait publié que des romans et des récits (sauf en Allemagne où un livre de nouvelles, *Pourquoi tu pleures ?*, a paru en 1991). Peut-être son prix Médicis, en 1995, pour un très beau roman, *La Langue maternelle* (1), lui a-t-il donné une plus grande liberté – et la possibilité d'éviter un refus de son éditeur devant un livre qu'on craint de ne pas vendre, parce qu'on sait les Français quasi phobiques de la brièveté, de la concision des nouvelles.

En tout cas, s'il reste des lecteurs pour questions absurdes, situations loufoques, rencontres inattendues et impossibles, ils vont être comblés par les neuf petites histoires improbables de ce délicieux rêveur grec, qui a depuis longtemps adopté la France et sa langue. « *Comme tout immigré, j'ai dû travailler dur pour faire pardonner ma présence en France* », écrit Alexakis dans une sorte de prologue où il se défend d'être paresseux pour mieux expliquer à quel point il adore rester au lit « *une journée (...)* ou deux journées, très rarement trois... » « *L'apprentissage de la langue m'a demandé bien des efforts aussi. (...) Je ne parlais guère de la Grèce dans mes premiers livres écrits en français : j'évitais de me souvenir pour mieux me faire accepter. Il est vrai que mes rapports avec les français ont évolué. Il ne me fait pas trop de scènes, à présent, quand je m'ab-*

sente trop longtemps en Grèce. »

Le français, il en joue comme d'un instrument dont il possède toutes les subtilités. Il manie avec jubilation les ellipses, les surprises, les coq-à-l'âne. On croit être embarqué sur le même bateau que lui, ou bien le suivre dans une promenade, une observation, un accès de curiosité, des méandres psychologiques, puis, en passant au paragraphe suivant ou en tournant la page... on ne sait plus où l'on en est. Ou bien, au contraire, on tombe – de haut – sur un drôle de « pot-aux-roses ».

Qui dira vraiment ce qu'il en est de « Papa », texte sous le signe duquel est placé tout le recueil ? Une affaire de quiproquo ? Un homme qui ne veut pas accepter son âge, sa paternité, son vieillissement ? Un peu de tout cela, pour, peut-être, un mauvais rêve... Encore que... Quant au catalogue de Manufacture de 1977, est-il aussi romanesque que le voit Alexakis ? Cache-t-il « pour de vrai » cette étrange aventure de taxidermiste qui finit bien mal (« *Le taxidermiste victime de son art* ») ? Mélatine, cette « *matière plastique avec laquelle on fabrique des assiettes et des gobelets* », quel joli nom pour une épouse mélancolique, n'est-ce pas ? Surtout si elle est délaissée par son taxidermiste de mari et qu'on a du mal à savoir quel est le plus fou des deux. Si Alexakis veut rire, c'est souvent pour ne pas trop se laisser gagner par une douce mélancolie. Pourtant, quand il parle de « *La belle Hélène* » ou de « *Zoé* », la tendresse le rejoint. Et on en est ému.

Jo. S.

(1) Fayard et Le Livre de poche n° 14038

★ **Fayard republie deux livres de Vassilis Alexakis précédemment parus au Seuil : un roman, *Talgo*, et un récit, *Paris-Athènes*.**

Visages des rêves

Dans ses nouvelles, Hubert Haddad ouvre quelques portes cachées dans la banalité de l'existence

LA FALAISE DE SABLE d'Hubert Haddad. Ed. du Rocher, 204 p., 110 F.

Les nouvelles d'Hubert Haddad sont des instruments de précision qui portent la fiction à son plus haut degré de révélation. L'événement intime qui a suscité le texte est happé par un mystère qui paradoxalement augmente ses chances de réalité. Les six récits de *La Falaise de sable* se situent aux frontières de l'onirisme, au moment où le souvenir individuel est absorbé par la légende qu'il inspire.

La Falaise de sable, la dernière nouvelle du recueil, a la friabilité du temps, mais aussi la résistance du conte qui solidifie l'impalpable. Les narrateurs s'y succèdent et s'y interpellent, amplifiant les échos à rebours d'une histoire qui s'enfonce dans le passé, de l'automne 1997 (le lecteur reste donc dans l'expectative d'un futur proche) à l'hiver 1830. L'été 1947 et le printemps 1880 sont les relais intermédiaires d'une aventure circulaire et infinie qui se clôt pour renaître en 1997, un ressassement de vague comme une ride essentielle à la surface de l'océan insondable.

Le vieil écrivain narrateur qui marche sur la falaise fait renaître l'enfant qui, cinquante ans plus tôt, était venu s'inquiéter des traces de la guerre et de la libération. Il rencontre un étudiant et se souvient du vieil ermite enfermé dans un blockhaus qui lui raconta pourquoi – à soixante-sept ans – il avait arrêté sa course vaine sur cette même falaise. A travers les strates de chair laissées par chaque personnage, le temps collectif se reconstruit afin de ressusciter l'enfant des origines.

Le romancier est un « *inspecteur des songes* ». Il associe le lecteur au travail de deuil et de récréation de la fiction. Les cinq autres textes

témoignent du même pouvoir singulier de la mémoire qui traque les ruses de l'oubli jusqu'à la scène des retrouvailles capitales, quand l'adulte rencontre fortuitement – croit-il – le soldat allemand qui le sauva, enfant.

L'Inconnu du terminal Beaufor est la nouvelle la plus surprenante. Hubert Haddad invente la suite de l'aventure de King Kong, le célèbre gorille qui emporta sa proie désirée jusqu'au sommet de l'Empire State Building. Sauvée, la jeune femme cherche le singe agonisant et se love dans sa fourrure, jusqu'à l'aube, seule à pouvoir partager l'ampleur de la solitude du monstre.

La nouvelle permet toutes les audaces. Elle accélère le temps, occulte les circonstances lointaines, impose son rythme et pose sur le passé son regard froid et immoral. La vérité n'a cure de la chronologie. Le conteur (« *Il eut la sensation de retrouver l'exacte morphologie de ses rêves* ») est le soldat de l'imaginaire. Hubert Haddad décrit la victoire secrète de l'écriture, falaise de sable où surgissent les rêves. Il gagne le pari de l'envoûtement. Ses nouvelles nous font participer au combat contre l'enfermement du rationnel. Les mots ont certes valeur de messages, mais la virtuosité de la phrase, sobre et palpitante d'images, nous aspire au cœur du texte. L'écrivain n'est que le médiateur discret d'une exceptionnelle communication avec nous-mêmes, enfin dénudés face au monde parallèle que nous refusions d'écouter. Au-delà de la simple réminiscence qui fonde la plupart des fictions, Haddad ouvre lentement des portes dissimulées dans la banalité de l'existence. Nous ne sommes pas préparés à emprunter ces passages : « *L'homme, probabilité, est guetté par une immortalité plus effrayante que mille morts.* »

H. M.

Lumières ottomanes

Loin des turqueries folkloriques, Louis Gardel construit un beau roman sur la pureté et le pouvoir

L'AURORE DES BIEN-AIMÉS de Louis Gardel. Seuil, 142 p., 79 F.

Louis Gardel – comme il l'a déjà prouvé dans *Fort Saganne* et *Dar-Baroud* – aime les épopées brûlantes, les sagas solaires, les destins de conquérants illuminés, traversant des terres lointaines que l'Histoire embrase. *L'Aurore des bien-aimés* se rattache aussi à l'Histoire : nous sommes dans la Turquie du XVI^e siècle. Mais qu'on ne s'attende pas avec Gardel à une énième « turquerie » avec foule de janissaires, harems comblés, flots de soie, de sang et de poisons. Renonçant à tout pittoresque orientalisant, assourdissant toutes les flamboyances d'époque, se contentant de quelques couleurs, de quelques sons – si bien que le livre paraît étrangement silencieux – pour installer un décor, et usant d'un style rigoureux, parfait (extrême concision de la phrase, ellipses de la narration, condensation des actions et des périodes), Louis Gardel fait de la Turquie un théâtre presque abstrait et nu où l'on croit entendre les battements de cœur de ses personnages. Il privilégie constamment l'analyse de ces cœurs malmenés par le dilemme entre loyauté et pouvoir, innocence et gouvernement, stratégie et pureté.

La pureté qui domine d'abord le roman et lui donne sa lumière est celle de l'amitié qui se noue entre Soliman, descendant d'Osman, fondateur de la dynastie ottomane, et promis à son tour à devenir sultan, et Ibrahim, le jeune esclave grec qui entre à l'école des pages avant d'être admis dans le sérail grâce à la protection de Hassa Hatun, la mère du prince (magnifique personnage de matrone impériale, gonflée d'amour et d'angoisse pour son fils). Comment maintenir une telle amitié quand – Soliman accédant au sultanat – le pouvoir

arrive ? En l'exerçant ensemble. Luttas solidaires contre les menaces incessantes de complots, départs côte à côte pour les guerres menées contre les chrétiens de Hongrie puis les chiites de Perse, partage égal des triomphes : leur amitié doit être un exemple aux yeux du monde.

Si le romancier rend ses personnages aussi proches, c'est parce qu'il ne sont jamais prisonniers de leur propre pouvoir, en connaissant la précarité, en mesurant d'avance les désenchantements et n'entendent pas laisser cette puissance paralyser leurs sentiments. Soliman demeure un homme libre, il cherche surtout à se grandir mentalement, et, grâce à la méditation, finit par préférer l'éclat du ciel à celui du glaive. Quant à Ibrahim, il se borne à être le double ébloui de Soliman, en préservant son innocence.

Cette innocence, il la partage avec Hürrem, la jeune esclave ruthène par laquelle il se laisse ensorceler et qu'il offrira plus tard à Soliman comme pour maintenir entre eux une circulation d'amour : c'est un très beau personnage de femme, ludique, espiègle, qui se moque du pouvoir et ne songe qu'à aimer le sultan, avec une fougue naïve, une candeur exaltée. Mais comment le pouvoir finit-il par se venger ? Louis Gardel scrute avec une acuité discrète, par des glissements de mots, de pensées et d'attitudes plus sombres chez ses personnages, le cheminement de l'empoisonnement intérieur, la source distillation du venin du pouvoir dans les âmes les plus pures. C'est le maintien d'une élévation – dans l'inspiration, le style, la vision existentielle et romanesque – qui rend si singulier, si beau, ce roman de Louis Gardel qui touche par sa grandeur humble, son austérité ardente, sa lumière d'aurore calme et amoureuse.

Jean-Noël Pancrazi

Bris de mémoire

Jacques Laurent prend au piège les instants-miroirs d'une vie

MOMENTS PARTICULIERS de Jacques Laurent. Grasset, 188 p., 105 F.

La mémoire est un fauve que seul l'enfant dompte aisément, écrit Jacques Laurent. Privilège que les années mettent à mal : trop domestiqué, le fauve s'endort dans la cage aux souvenirs. Au déclin du temps à vivre, que l'on appelle aussi fuite comme pour lui conférer une activité motrice propre, s'échappent, inattendus, incongrus parfois, des « *moments anodins* », des « *souvenirs libres et légers* » qui sont peut-être lésés d'une densité insoupçonnée. C'est à la traque de ces « *moments particuliers* » que se livre Jacques Laurent, intrigué et déconcerté, cherchant, de l'enfant à l'adulte, à les replacer dans un ordre chronologique et à en décoder le message implicite.

Pour l'innocent pervers polymorphe qu'est l'enfant, la révélation de la sensualité s'assimile à un jeu. Exploration anatomique sous prétexte de « *jouer au docteur* », constat d'une différence lorsque avec deux petites amies il rivalise pour dessiner d'un jet d'urine son prénom sur la neige ou, plus tendancieux, les simulacres voluptueux auxquels se prête une jeune bonne en exposant des « *rondeurs nues* » qui émeuvent le garçonnet.

Les faux-semblants puérils virent au mensonge appliqué dans les manœuvres érotiques des adultes. Le jeune homme en vacances qui découvre, dans une cabine forestière, un couple en train de copuler retrouve, le soir, à l'hôtel, étrangers l'un à l'autre, un monsieur respectable à l'air de haut fonctionnaire et une « *vierge studieuse* » qui aide sa femme à former un écheveau de laine. De même l'étudiant du lycée Condorcet va-t-il tomber, dans une maison de rendez-vous, sur son pro-

fesseur de mathématiques, surnommé Dracula pour sa sévérité et qui, pour se disculper, lui assure qu'il aura désormais des notes au-dessus de la moyenne.

C'est encore le jeu qui entre dans les parades amoureuses. Risqué, lorsqu'une exaltée qui a acheté un revolver le teste en visant la poitrine de l'écrivain : la balle est à blanc, mais, au second coup de feu, c'est une balle bien réelle qui entre dans un coussin. Equivoque, quand la défloration alléguée d'une jeune Anglaise transforme une rencontre imprévue en une scène de malentendu. Cocasse, au spectacle de prostituées que Laurent, moyennant rétribution, incite à réciter des fables de La Fontaine, métamorphosant les filles de joie en écolières.

VERTIGE DE LA MORT

Moments particuliers inclut des esquisses familiales, des rappels attendris sur des figures animales, des souvenirs rattachés à la répugnance à verser le sang : la vision d'un petit lapin blanc abattu le fait, pendant la guerre, hésiter à tirer sur des Allemands, et, en Algérie, à l'insu de ses camarades, il épargne un guetteur fellagha blessé. La vie resserre aussi parfois le temps en un goulet d'étranglement : frayer et vertige de la mort. « *Pour un écrivain parcourant avec lucidité les dernières secondes qui le conduisent à la mort, le plus cruel est la certitude où il se trouve de ne pouvoir jamais les écrire.* » Avant cette conclusion, et comme pour en conjurer l'évidence, Jacques Laurent nous procure ces minutes de vie. Miroir brisé de la mémoire dont les fragments recomposent l'unicité d'une sensibilité et réfléchissent, avec brillance et tranchant, de la fantaisie à la gravité, les émois, les désirs, les hantises d'un homme.

Pierre Kyria

ALBUMS

● **Mes premiers mots Larousse**, de Claude Helft. Où le roi des dictionnaires « attaque » la cible des enfants avant même qu'ils ne sachent lire. Celui-ci s'adresse aux 4-5 ans et prend place dans une collection nommée « Le Petit Pierre », en hommage à « l'enfant curieux et passionné que fut Pierre Larousse ». D'Abeille à Zigzag, on trouve pour chaque mot une définition, un contraire, des expressions et des exemples d'emploi dans des devinettes, comptines ou charades. Avec des codes de couleurs pour repérer les différents niveaux de lecture. Dans la même collection: *Mes premières images Larousse*. (Larousse, 194 p., 95 F.)

● **Où vont les bébés?**, d'Elzbieta. Mais quand donc Elzbieta aura-t-elle fini de nous séduire par le charme, la finesse et même le non-dit de ses albums? Celui-ci, dans sa veine tendre, conte le désarroi de deux ours en peluche qui ont du mal à se faire à la disparition de leur bébé. Les nouveaux, eux, ne vieillissent-ils pas sans jamais grandir? Les voilà assaillis par ces choses « auxquelles on pense avant de s'endormir et qui rendent un peu triste ». Les souvenirs. (Pastel, 26 p., 75 F. A partir de 4 ans.)

● **Le Géant tout petit**, de Max Bolliger. L'histoire d'un pauvre géant lilliputien au pays des géants gigantesques et du bon tour qu'il leur joua le jour de la fête des géants. Ou comment l'esprit de finesse l'emporte, ici encore, sur l'esprit de géométrie. Un conte plein d'humour servi par l'illustration pointilliste, colorée, étonnamment travaillée de Monika Laimgruber. (Ed. Nord-Sud, traduction de Géraldine Elschner, 28 p., 89 F. A partir de 4 ans.)

● **To' Mathilde**, d'Agathe Hennig. C'est une idée fraîche et simple comme lorsqu'on part faire son marché dans l'air léger du matin. En six titres, mi-documentaires, mi-pratiques, Agathe Hennig vous « raconte » tout sur la tomate, la pomme de terre, le melon, la carotte, la fraise et la banane. Des fruits et légumes si communs qu'on a parfois oublié leur histoire, leurs variétés, comment ils se cultivent et l'art de les accommoder. Pour savoir comment planter la plantureuse marmade ou cuisiner la pulpeuse saint-pierre, armez-vous donc de votre tablier et suivez les conseils d'Agathe Hennig. (Gallimard Jeunesse, coll. « Le Petit Maraîcher », 28 p., 38 F. A partir de 4-5 ans.)

● **La Maman que j'aime**, d'Anne Soyer. « De quoi sont faites les mères? demande Anne Soyer. D'un peu de tout! La mère compose et se compose, au fil de la vie quotidienne, et son enfant la regarde, l'imagine ou la rêve... » Et voici un portrait de « la » mère en une vingtaine de tableaux: maman enfle des collants, maman s'ennuie, maman mange du chocolat, maman lit le journal, maman réfléchit en buvant son café, maman rit, maman discute passionnément, maman téléphone en préparant à manger, maman pleure... Vingt scènes vues par sept artistes (sept mères?) dont le regard sensible et juste recrée, à travers ces instants du quotidien, une mère universelle et pourtant bien réelle. Une belle idée! (Ed. du Sorbier, illustrations de May Angéli, Catherine Belkadi, Boiry, Anne Brouillard, Roser Capdevila, Anne-Sophie Fiévet et Mireille Vautier, 44 p., 68 F. A partir de 5 ans.)

● **Les Grenouilles vertes**, adapté par Yumi Heo. Des enfants qui n'obéissent jamais et font systématiquement le contraire de ce qu'on leur demande, voilà qui n'est rare ni dans la vie ni dans la littérature de jeunesse. Pourtant les deux chenapans (deux grenouilles vertes parfaitement incontrôlables qui vont jusqu'à croasser en verlan!) de ce conte traditionnel coréen adapté et illustré par Yumi Heo ont un charme indéfinissable, et leur mère, fatiguée, résignée, mériterait bien sa place dans *La Maman que j'aime* (voir ci-dessus). Les coloris magnifiques, les détails de ses planches, la drôlerie de Yumi Heo confirment, après *La Lionne solitaire*, le talent de cette illustratrice qui a déjà obtenu de nombreuses récompenses aux Etats-Unis. (Circonflexe, 36 p., 72 F. A partir de 4 ans.)

● **Epaminondas**, d'Odile Weulersse, d'après Sarah Cone Bryant. Cela pourrait s'appeler les malheurs de Sophie si la



Florilège pour tous les goûts

Albums, romans, documentaires, une sélection d'ouvrages récents pour lecteurs de 4 à 12 ans

« Le Géant tout petit » illustré par Monika Laimgruber

Comtesse s'était un peu promeneuse en Afrique noire. Ici, Sophie est Epaminondas, un bon garçon plein de bonne volonté mais sans rien dans la caboche, et « M^{me} de Réan » ne cesse de se demander ce qu'il a fait du bon sens qu'elle lui avait donné à la naissance. Heureusement qu'Epaminondas apprendra du sorcier que rien ne sert d'obéir sans réfléchir et que « chacun doit trouver comment il doit agir ». Un conte moral très drôle en somme. Dommage que l'éditeur n'indique pas son origine. (Père Castor Flammarion, 42 p., 79 F. A partir de 6 ans.)

PREMIÈRES LECTURES

● **La Ronde des familles**, de Virginie Dumont et Bernard Sorria. Encore une histoire de divorce, de familles décomposées/recomposées, de père de fortune ou de mère de deuxième main? Oui, mais celle-ci est drôle, non moralisante et ressemble beaucoup à la vraie vie. Notamment dans les listes de corvées que la mère fournit au père qui prend les enfants en week-end. Les titres des chapitres donnent le ton de l'ouvrage: « Quand on habitait tous ensemble », « Maintenant, on s'endort autrement », « On a vu l'amoureuse de papa », « Nous quand on sera grands... » Et le nom de la collection résume son ambition: donner des textes simples pour éclairer les situations compliquées. (Actes Sud Junior, 64 p., 65 F. A partir de 7 ans.)

● **La Jeune Fille plus sage que le juge**, raconté par Mariana Cojan-Negulesco. De ce conte roumain, tout ou presque est dit dans le titre. Un jour un paysan pauvre eut à se défendre contre un voisin riche et cupide, c'est alors qu'il se félicita d'avoir une fille astucieuse et sage, plus sage que le juge. Le texte est piqueté

d'aphorismes délicieux tels que: « Le père savait que Dieu donne de l'intelligence à tout le monde, mais que sa fille en avait reçu le double. » Ou, s'agissant du voisin qui hésite à vendre son lopin à quelqu'un qui ne sait pas se tenir à table: « Cependant, l'argent est convaincant, pour un pauvre comme pour un riche! » (Albin Michel Jeunesse, illustrations de Stéphane Girel, 38 p., 89 F. A partir de 7-8 ans.)

● **Sophie Petitradis et le Grand Gypaète barbu**, de Martin Auer. Tout à fait saugrenues mais enlevées et sympathiques, ces aventures de Sophie Petitradis vues par un auteur d'origine viennoise, Martin Auer. Sophie? Une petite fille déterminée et sûre d'elle qui se fâche tout rouge écarlate quand on la contrarie (mais « uniquement quand les gens refusent de discuter »). Un ton, des trouvailles et cet humour qui facilite si bien l'entrée dans la lecture. (Actes Sud Junior, illustrations d'Axel Scheffler, coll. « Les Histoires sages », 32 p., 55 F. A partir de 6 ans.)

● **Max se bagarre**, de Dominique de Saint Mars et Serge Bloch. La collection « Ainsi va la vie », l'une des réussites de la maison Calligram, va fêter son 35^e titre. Pour ce faire, on a réuni des réactions de lecteurs: « Tout ce qui arrive à Max et Lili, ça m'arrive à moi »; « Max et Lili, ils ont des trucs pour calmer les parents » ou « C'est intéressant parce que c'est imaginaire et que ça peut arriver ». En l'occurrence, Max, qui a été agressé par deux garçons de sa classe, a l'impression que tout le monde se moque de lui et devient agressif. Il comprendra finalement que, si l'on a le droit de se défendre, les pactes de non-agression, c'est tout de même plus astucieux. (Calligram, 46 p., 29 F. A partir de 7 ans.)

DOCUMENTAIRES

● **Paroles de non-violence**, recueillies par Jean-Marie Muller. Sur le même thème que précédemment, un florilège à méditer. Exemple, cette pensée de Lévinas: « Le meurtrier est possible. Mais il est possible quand on n'a pas regardé autrui en face. L'impossibilité de tuer n'est pas réelle, elle est morale (...) Le regard moral mesure, dans le visage, l'infini infranchissable où s'aventure et sombre l'intention meurtrière. » (Albin Michel Jeunesse, images de Pierre-Noël Bernard, 64 p., 59 F. A partir de 13 ans et sans limite d'âge.)

encadrés historiques, une rubrique « à ne pas manquer », et même un « coin lecture » pour marcher sur les traces de Rousseau le Genevois, ou de Stendhal le Grenoblois. Dans la même livraison: Paris et la Provence, (Casterman, illustré par Fabrice Avrit, 126 p., 79 F. A partir de 12 ans.)

● **Jésus comme un roman...**, de Marie-Aude Murail. Quand l'auteur de *Baby-sitter blues*, l'un des écrivains les plus populaires chez les jeunes, se lance à son tour dans une vie de Jésus. Ce n'est ni un « documentaire » ni un « roman », mais c'est fait pour s'avaler comme tel, dans la légèreté et dans la précision. (Bayard Editions, 176 p., 64 F. A partir de 9-10 ans.)

● **Chagall, le peintre du rêve**, texte de Gianni Pozzi. La vie et l'œuvre de Moysche Zacharovitch Segal, devenu Marc Chagall, selon un principe de collection très astucieux et fourmillant de reproductions. Différents niveaux de lecture permettent de découvrir Saint-Pétersbourg au début du siècle, de « lire » la Bible à travers ses illustrations ou d'« entrer », par exemple, dans *Les Mariés de la tour Eiffel*. (Hatier, coll. « Terre de Sienne », 64 p., 118 F. A partir de 11 ans.)

ROMANS

● **L'Année américaine**, d'Ester Rota Gasperoni.

Pour ceux qui ont aimé *Orange sur le lac* et *L'Arbre de Capulies* (tous deux à L'Ecole des loisirs), voici la suite des aventures singulières et pourtant largement autobiographiques d'Eva, cette fillette réfugiée en Amérique du Sud pour fuir le fascisme italien, devenue ici une jeune fille découvrant

l'« american way of life » en même temps que les amies, les sorties et la passion amoureuse sur un campus américain. Sensibilité, charme: ce roman clôt élégamment le triptyque d'une enfance peu banale. (L'Ecole des loisirs, coll. « Médium », 280 p., 58 F. A partir de 13 ans.)

● **La Jarre**, de Luigi Pirandello.

Extraordinairement prolifique, l'auteur de *Six personnages en quête d'auteur* a écrit des centaines de nouvelles (« Le Monde des livres » du 20 juin 1997). Cette histoire de jarre (« superbe, ventrue (...) une maîtresse jarre ») retrouvée cassée plonge le lecteur en pleine farce sicilienne. On ne saurait trop conseiller cette collection créée par un éditeur taiwanais amoureux des classiques et reprise avec bonheur par Calligram. On y trouve aussi du Tchekhov, du Maupassant ou du Katherine Mansfield. Des textes courts abondamment illustrés, avec une présentation de la nouvelle et de l'auteur, des extraits de son œuvre et des remarques sur son style: idéal pour plonger dans la littérature. (Calligram, coll. « Storia », illustrations d'Isabelle Labate, 46 p., 49 F. A partir de 12-13 ans.)

● **Zénobie**, de Claude Ponti. L'auteur des *Pieds bleus* (Ed. de L'Olivier) et de tant d'albums célèbres, qui vient de recevoir le prix Sorcières, nous offre un roman caractéristique de son univers: onirique, fantasque, déroutant pour les uns, envoûtant pour les autres. Ponti fait la preuve qu'il manie l'image mentale avec presque autant d'aisance que l'image illustrée. Le temps d'un étrange rêve... (L'Ecole des loisirs, 196 p., 52 F. A partir de 12 ans.)

● **Concerto pour un magicien**, de Michel Honaker. Lorsqu'un homme à la mine sévère fait irruption à la cour de Mayence, en 1763, tenant « d'une main un violon, de l'autre un bambin joufflu déguisé en prince, avec perruque et épée au côté », les dames ne lèvent guère le nez de leurs cochons farcis. Il s'agit pourtant de Léopold et de son garnement prodige Wolfgang, dont toute l'Europe ne va pas tarder à entendre parler... Après Bach, Haydn, Chopin et Beethoven, Michel Honaker poursuit son cycle de biographies de grands musiciens, avec, en fin de volume, des repères de dates, de discographie et des conseils pour écouter Mozart. (Rageot, coll. « Cascade musique », 162 p., 45 F. A partir de 11-12 ans.)

● **Pourquoi pas moi?**, de Jeanne Benameur. « Attention aussi que ça lui monte pas trop à la tête, les études! Une fille, ça doit pas passer tout son temps à lire. » C'est le père de Yasmina qui martèle ces thèses dignes des *Précieuses ridicules* (quand on demandait aux femmes de savoir distinguer un pourpoint d'un haut-de-chausse, rien de plus). Dans un style vivant, très actuel, Jeanne Benameur s'attaque au sexisme, aux préjugés, à la bêtise. Son personnage est un emblème de courage et de détermination. Et ce nouveau roman est aussi « efficace » que *Samira des quatre-routes* ou *Adil, cœur rebelle* (tous deux au Père Castor/Flammarion). (Le Livre de poche Jeunesse, illustrations Robert Diet, 160 p., 27 F. A partir de 11 ans.)

★ Sélection établie par Florence Noiville.

ACTES SUD JUNIOR PRÉPARE LA RENTRÉE !

COLLECTION LA MATERNELLE

UNE NOUVELLE COLLECTION

COMPTINES POUR LA RENTRÉE DES CLASSES

LEÇON, J'IRAI PAS !
LA SIESTE, J'AIME PAS ÇA !
LA CANTINE, C'EST PAS BON !
LA MAÎTRESSE, ELLE M'A PUNI !

Écrit et illustré par Madeleine BRUNELET
20,5 x 20,5 cm, 24 pages, 49 F

Des comptines espagnoles pour préparer en douceur les petits de la maternelle à leur première rentrée des classes.

Écrites par Corinne ALBAUT
Illustrées par Claude LAPOINTE
10 x 19 cm, 64 pages, 39 F

Demandez le catalogue à votre libraire.

ACTES SUD JUNIOR

B.P. 38 - 13633 Arles Cédex - Tél : 04 90 49 86 91

AGENCE REPERES COMMUNICATION

Le testament d'Orvil

Trois ans avant la mort de Denton Welch en 1948 paraissait le premier volume de sa trilogie amoureuse que l'on découvre enfin. Un livre porté par l'écriture vibrante des plaisirs d'une vie en suspens

SOLEILS BRILLANTS DE LA JEUNESSE
(In Youth is Pleasure)

de Denton Welch.
Traduit de l'anglais
par Michel Bulteau,
Préface de William S. Burroughs,
éd. Viviane Hamy, 212 p., 129 F.

En 1935, le jeune Denton Welch est victime d'un accident de vélo. Il reste invalide. Il a vingt ans. Il meurt en 1948 des suites de ses blessures, après des années de souffrance, à trente-trois ans. Destin tragique mais exceptionnel : l'adulte, le jeune homme, précocement meurtri, se consacre à la peinture et à la littérature. L'écriture (poésie, nouvelles publiées par divers journaux et une trilogie romanesque) n'est pas seulement un exutoire mais la reconstruction minutieuse d'une jeunesse sans avenir. Denton Welch décrit jour après jour une existence partiellement détruite et en cerne avec réalisme les désirs et les manques.

Denton Welch est un écrivain original dont la liberté de parole et la modernité du style (il écrit entre 1935 et 1948) résonnent aujourd'hui étrangement quand on le compare à Hervé Guibert, avec qui il partage, à un demi-siècle de distance, la fougue, les dons, la maladie et le destin, comme lui violemment attentif aux éclats intimes d'une vie tronquée qui s'accroche à l'essentiel : le sexe et l'amour transfigurés par l'onirisme. A la différence de Guibert, Welch a commencé à écrire lorsque l'accident l'avait déjà terrassé.

Viviane Hamy publie le premier volume de la trilogie romanesque, un livre rare, paru trois ans avant la disparition de l'auteur, qui raconte l'adolescence d'Orvil, quinze ans, orphelin de mère. Réaliste et sincère, le jeune héros de Denton Welch ne dissimule rien de la sensualité équivoque de l'enfant solitaire qui observe les adultes, frôle



IN « DENTON WELCH » DE MICHAEL DE LA-NOY / WIKING / UNIVERSITY OF TEXAS, AUSTIN

Une perception exacerbée du quotidien et de ses jouissances

leur convoitise sans s'y perdre. Le roman rappelle alors de manière obsédante l'admirable *Agostino* d'Alberto Moravia, publié un an plus tôt.

Orvil quitte l'internat pour passer des vacances d'été avec son père, jeune veuf, et ses deux frères plus âgés. Orvil est fragile et conquérant, drôle et désespéré, comme on peut l'être à quinze ans sans le recours d'une présence féminine, maladroitement aimé par trois mâles hébétés de nostalgie qui pansent leurs déchirures

muettes dans le sport et le jeu. Denton Welch n'escamote rien des obsessions d'Orvil. Le corps des autres hommes, en regard du sien, est attirant et répugnant, promesse de tendresse mais aussi de souffrance. Comme Agostino, Orvil est en quête d'une révélation sexuelle interdite. Les scènes périlleuses que Denton Welch réussit à maintenir sur le fil scabreux de l'indicible témoignent d'une autre quête plus profonde. Sans l'avoir jamais appris, l'adolescent saisit la liberté teintée de désastre de l'âge adulte.

Les frontières vacillantes contre lesquelles l'enfant se cogne sans jamais s'investir, entre attirance et refus, sont admirablement décrites. Ces pages auraient certes moins de fulgurante présence si on n'avait pas lu deux livres de Denton Welch parus chez Plon en 1955, édités après la mort du jeune écrivain : *La Promenade interrompue* (*A Voice through the clouds*), où il raconte l'accident qui bloque la courbe normale de sa vie, et son *Journal*, traduit par Célia Bertin, où apparaît, en filigrane, l'amour du jeune homme qui l'accompagne tout au long d'une maladie qui exacerbe, comme chez Guibert, la perception du quotidien et ses jouissances.

Il est regrettable que ces trois ouvrages ne soient pas disponibles en même temps. Denton Welch n'est pas connu, trop vite oublié. Lus après les années sida, ils résonnent étrangement et témoignent d'une fiction très particulière qui concentre sur quelques années (pour Denton Welch, de ses quinze ans à sa mort) l'expérience pressée d'une vie harcelée. L'œuvre si brève de Denton Welch est unique. Connaître les péripéties douloureuses de son parcours peut influencer notre lecture, mais l'écrivain sauve le mélodrame. Denton Welch accorde sa détresse à la musique violente et pudique que privilégient ceux qui écrivent de l'autre côté de la vie et, paradoxalement, choisissent d'en évoquer les plus infimes plaisirs. La vie, quand on lui assigne des limites temporelles et spatiales (Denton, certains jours, devait être porté par son ami), éclaire d'une lumière foudroyante les perspectives les plus mystérieuses, les volumes denses du paysage, et révèle dans sa crudité le secret des autres. Denton Welch a l'art de nous communiquer le bonheur excessif de ces heures précieuses, déjà condamnées.

Hugo Marsan

Mer des incertitudes

Le courage, l'espoir et la désolation se mêlent dans ce roman hispano-américain de Sandra Benítez

ET LA MER SE SOUVIENT
(A Place Where The Sea Remembers)

de Sandra Benítez.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Michelle-Viviane
Tran Van Khai,
Mercure de France,
coll. « Bibliothèque américaine »,
220 p., 110 F.

Sandra Benítez aime les histoires, celles qui arrivent et qu'on ne saurait inventer, celles que l'on invente et qui n'arrivent jamais – ou presque –, celles que l'on élabore et que l'on transforme imperceptiblement et indéfiniment, au fil du temps, et qui finissent par faire partie de l'histoire même de celui qui les écoute comme de celui qui les raconte.

Sa mère était portoricaine et son père originaire du Missouri, elle a grandi d'abord au Mexique puis au Salvador, élevée par des « nanas » qui avaient laissé leurs propres enfants pour venir travailler, en ville, et envoyer de l'argent chez elle. Elle est ensuite partie vivre aux Etats-Unis où elle s'est mariée, a travaillé, a élevé ses enfants, et puis, un jour, elle a eu envie d'écrire un roman. Tellement mauvais qu'il a fini glissé sous son lit « où il est peut-être toujours ». Alors, elle a commencé à écrire des nouvelles, sur cette autre Amérique qui ne l'a jamais quittée et où elle retourne souvent. Des nouvelles écrites en anglais mais filtrées « à travers une passoire hispanique », et qui se passent au Mexique. L'histoire de ce serveur, qui avait préparé avec une fierté extraordinaire la plus horrible salade César qu'elle ait jamais mangée et qu'il avait servi enchanté de lui-même sans se rendre compte qu'à la prochaine il serait immanquablement viré. L'histoire de cette jeune fille qui venait chaque jour s'occuper de la maison et qui n'est plus revenue pendant deux semaines parce que son fiancé l'avait violée,

qu'elle se croyait enceinte et qui suppliait la narratrice de l'emmener avec elle aux Etats-Unis parce qu'elle ne pourrait plus jamais se marier. Une histoire après l'autre avant de se rendre compte qu'elle n'avait pas envie de les publier mises bout à bout, que ce qu'il lui fallait c'était un lien entre elles. Quitte à travailler des années, à tout reprendre des dizaines de fois. Un personnage récurrent, Remedios, une magicienne, une guérisseuse, hantait une dizaine de nouvelles « pas fameuses », mais sa présence s'imposait de plus en plus. Puis la mer. Puis les quatre éléments.

Au début du livre, Remedios attend. Elle attend un corps que la mer doit rendre. C'est la fin de quelque chose. Le lecteur ne le sait pas encore. Le lecteur ne saura jamais tout. Les personnages non plus. Remedios ne le veut pas. Surgissent Candelario et ses salades immanquables et son amour de la couleur bleue, sa femme Chayo qui désespère d'avoir un jour un enfant, sa jeune belle-sœur Marta qui rêve de quitter sa misère et son travail de femme de chambre pour le paradis nord-américain, Fulgencio, le photographe qui parcourt le pays et qui rêve d'un scoop improbable, Rafael, le maître d'école soumis aux exigences d'une mère impotente, César, le pêcheur, son petit garçon Beppo, perdu dans une douleur trop grande pour lui, le vieux don Justo qui ne sait pas lire, Esperanza, la sage-femme. Le destin les guette, tous. Eux qui n'ont rien, qu'un peu d'espoir, de courage, de tendresse, de ténacité, sont à la merci d'un bus qui bascule au fond d'un ravin, d'un orage qui transforme l'arroyo en torrent de boue, ou d'un peu d'amour qui changera tout. Il y a une tristesse infinie dans l'écriture de Sandra Benítez, une compassion extrême qui rejailit sur cette désolation et qui laisse vibrer une sagesse ancienne, vieille comme la cruauté et la beauté de la vie.

Martine Silber

La mémoire en mille morceaux

A travers l'histoire de ses parents, Leonardo remonte le fil de sa propre vie. Une dédale entre songe et réalité, où nous conduit Carmen Martín Gaité

LA REINE DES NEIGES
(La Reina de las nieves)
de Carmen Martín Gaité.
Traduit de l'espagnol
par Claude Bleton,
Flammarion, 425 p., 140 F.

A l'heure du café, dans une brasserie parisienne, Carmen Martín Gaité traverse la salle lorsqu'une voix d'homme s'élève sur son passage : « Vous êtes une princesse ! » Croyait-il si bien dire, cet inconnu, en apostrophant la femme coiffée d'un béret rouge qui marchait entre les tables ? Couverte de distinctions littéraires prestigieuses, la romancière espagnole jouit d'une admiration sans mélange dans son pays, où certains de ses livres ont figuré des semaines durant sur les listes de meilleures ventes. Altière et nourrie de culture classique, philosophe de formation, Carmen Martín Gaité n'est pourtant pas une spécialiste de la littérature populaire. Mais ses romans sont taillés dans une langue souple qui donne vie et souffle aux complexités de l'esprit.

Car c'est de l'esprit qu'il s'agit dans ces fictions où la mémoire tient un rôle de premier plan. La mémoire de l'auteur, d'abord, qui avait commencé la rédaction de *La Reine des neiges* il y a plusieurs années, avant de s'interrompre au moment du décès de sa fille unique. A la suite de ce drame, Carmen Martín Gaité resta plusieurs années sans toucher à la fiction. Les cahiers qui contenaient le début du récit furent égarés, enfermés dans le placard noir d'un passé maudit, tenus à distance par la douleur. « Je les ai retrouvés lorsque j'ai eu le courage de les affronter, se souvient l'auteur. Et ce jour-là, j'ai eu la joie de découvrir que ce livre dont je ne me rappelais plus était déjà à moitié écrit. » L'histoire de Leonardo, le personnage principal de *La Reine des neiges*, rejoint en partie ce cheminement à travers

des souvenirs éparpillés. Et ce n'est pas un hasard si la romancière a utilisé, dans cet ouvrage, le titre et le thème d'un conte d'Andersen. Pour avoir elle-même écrit plusieurs récits destinés aux enfants, Carmen Martín Gaité sait ce que ce genre doit aux sentiments enfouis et à la quête d'identité. L'histoire du petit Kay, entraîné par la Reine des neiges au pays des glaces après qu'un éclat de verre ensorcelé lui eut refroidi le cœur et gelé la mémoire, illustre la fragilité de la conscience autant que son importance absolue.

MÉANDRES

C'est donc sur ce canevas que la romancière s'est appuyée pour suivre l'itinéraire de Leonardo, fils de famille élevé entre une grand-mère mystérieuse, une mère glaciale et un père peu enclin à la confiance. Lorsqu'il revient dans la maison familiale, après avoir tâché de la prison et de la folie, le jeune homme tente de remonter le fil de sa propre histoire à travers les méandres de celle de ses parents. Ceux-ci viennent d'être emportés par une mort soudaine et, comme souvent chez Carmen Martín Gaité, l'absence donne aux individus un relief particulier. Loin de les effacer, la pâleur de la mort les rend plus présents, plus palpables et surtout plus déchiffrables. Une fois disparus, les défunts livrent leurs secrets à ceux qui prennent la peine de les chercher.

Leonardo, lui, va entreprendre une quête qui tient à la fois du parcours initiatique et de la résolution d'énigme. Comme dans les comptines ou les charades proposées aux enfants, il y a un point obscur au centre du roman, une porte fermée dont le héros veut trouver la clef. « La solution du mystère, dit-il dans un des nombreux monologues adressés à sa grand-mère morte, est peut-être enchâssée dans le mystère même du

texte qui la camoufle, comme c'était le cas avec tes devinettes. » Le récit tout entier se fait donc l'écrin de la fameuse solution, qui prendra la forme d'une rédemption par l'amour, comme dans le conte d'Andersen.

Dans un emboîtement parfois vertigineux – et souvent touffu – de références littéraires, l'auteur joue sur une dialectique intérieur-extérieur, imaginaire-réel. « La cloison qui sépare (la réalité) des lieux du rêve est un fragile décor déchiré, menaçant de s'effondrer », explique Leonardo, qui confronte des éléments matériels (lettres, fragments de journaux intimes), des reminiscences et des impressions. Les fantômes ne sont jamais bien loin, les prodiges toujours possibles et les lieux remplis de présences invisibles. Les objets lui font signe, comme doués d'une vie propre, en particulier des tableaux représentant la mer sous son angle tragique. Sachant, pourtant, qu'une lumière peut s'allumer quelque part : « Mon père, comme moi, était loin d'être indifférent aux paysages qui contenaient un phare », affirme le jeune-homme.

La vie est un puzzle, un enchevêtrement de fragments disséminés, semblables aux morceaux du miroir brisé dont le personnage d'Andersen reçoit une particule dans l'œil. Le roman rend compte de cet éclatement jusque dans son architecture, en établissant des frontières floues entre songe et situations vécues. Ce thème, cher à Carmen Martín Gaité, correspond à sa vision de la littérature : « On ne peut pas tout mettre dans un roman, seulement des éclats de la réalité », explique-t-elle. Si nous sommes sincères, il faut bien admettre que nos souvenirs et nos impressions sont toujours en mille morceaux. » Le rôle du romancier, archiviste de l'imaginaire, consiste à introduire un ordre subtil dans ce désordre apparent.

Raphaëlle Rérolle

ÉLÉMENTAIRE, MA CHÈRE SARAH
(O Xangô de Baker Steet)
de Jô Soares.
Traduit du portugais (Brésil)
par François Rosso,
Calmann-Lévy, 321 p., 120 F.

Sherlock Holmes se rend à Rio de Janeiro, à la fin du siècle dernier, pour y élucider un mystère : un stradiivarius, confié par l'empereur dom Pedro à une jolie baronne, qui n'est évidemment pas son épouse, a disparu. Par ailleurs, des femmes de toutes conditions sociales sont assassinées l'une après l'autre dans les rues de la ville, ce qui n'a apparemment rien à voir avec le vol précédent. L'affaire est délicate, l'environnement fort peu britannique. Moiteur tropicale, serpents venimeux, marquises pétulantes et raffinées, et enfin, *last but not least*, merveilleuses et douces mulâtresses aux formes parfaites...

Comme tout lecteur de Conan Doyle l'avait subodoré, le célèbre détective est désespérément puceau. Il renifle en revanche avec une régularité quasi militaire de la cocaïne presque pure, une vieille habitude londonienne apparemment. Watson, qui est du voyage, n'est pas amusé. On ajoute Sarah Bernhardt à ce cocktail. La grande actrice est là, invitée par l'empereur à jouer devant lui, en français, qui est alors la seconde langue maternelle de l'aristocratie brésilienne. Elle sait évidemment que Sherlock Holmes et se réjouit de faire plus ample connaissance. A la fin de ce récit ébouriffant, Holmes garde de justesse son pucelage, après avoir échangé des mondanités avec Sarah et longuement batifolé, dans un musée, avec une de ces fameuses mulâtresses ensorcelantes. Le couple n'a pu conclure, mais non par manque de moyens. Pour résumer cette vaste fresque, Holmes va

garder son innocence et son goût pour les paradis artificiels, résoudra l'affaire du stradivarius, et surtout introduira un thème nouveau dans la littérature policière : celui du *serial killer*, du tueur en série. Tout cela en 1886.

Qu'on ne compte pas sur l'auteur de ces lignes pour dévoiler le fin mot de l'histoire. On trouve d'ailleurs dans les dernières pages du livre, avec le retour en paguette du célèbre détective en Angleterre, un élément de mystère supplémentaire, touchant à Jack l'Eventreur, qu'on laissera au lecteur le soin de découvrir. Il ne sera désormais question ici que de Jô Soares, personnage truculent, animateur de télévision, et surtout, écrivain.

Tout le monde connaît Jô au Brésil. Impossible de le manquer, chaque soir, à la télé, à l'heure où les enfants sont couchés. Il est de la nuit, par choix et par goût. Carrioca de naissance et dans l'âme, il est pauliste puisqu'il enregistre ses émissions à Sao Paulo. A partir de 23 heures, il reçoit, en jean ou en smoking, des invités qui savent à peu près à quoi s'attendre : un peu de taquinerie, de la gentillesse, une façon subtile de les mettre en valeur, et, les jours où Jô est en forme, des numéros éblouissants du maître de maison : claquettes,

jazz fredonné, danse du ventre, imitation des grands rôles du répertoire shakespearien...

Ce qui est peut-être moins connu, c'est le goût de Jô Soares pour la littérature. Lors d'un récent passage à Paris, il nous a confié qu'il avait surtout lu, chez les auteurs français, Marcel Aymé et Boris Vian. Il parle français à merveille. Il a aussi une véritable passion pour l'humour anglais. Jô n'a pas la grosse tête. Il sait dans quel genre (l'humour, le roman policier) il se situe.

Jorge Amado et Rubem Fonseca ? « Ce sont les deux plus grands écrivains vivants au Brésil et ils ont été ravis que Elementaire, ma chère Sarah marche aussi bien. Rubem m'a même aidé et conseillé dans l'élaboration du livre. » Le succès d'édition ? Mais c'est excellent.

Elementaire, ma chère Sarah sortira aux Etats-Unis en novembre. Il est déjà paru en Allemagne en mars. Laissons conclure Jô Soares : « Mon métier, c'est l'humour. Mais j'ai aussi travaillé le détail, les mœurs de l'époque, les manières de table à la cour impériale. J'écris toujours la nuit, après l'émission. Je suis carioca, d'origine portugaise lointaine. J'ai aussi un peu de sang écossais, espagnol et français. Bref, je suis brésilien. »

Dominique Dhombres

Il fait si bon dans le jardin

GENEVIEVE FOURCADE DE DIONNEY

« Un livre attachant, des évocations pleines d'humour, d'émerveillement et d'affection... »

Roman: ISBN 2-911732-08-1. 210 p. 88F

éditions EPIGRAMMA

4, rue de la Petite-Pierre 75011 Paris
Diffusion/distribution : INDIGO & Côté-femmes éditions
tél: 01 43 79 74 79 Fax 01 43 79 46 87

LA PREMIÈRE GORGÉE DE BIÈRE
et autres plaisirs minuscules
de Philippe Delerm.
Ed. Gallimard-L'Arpenteur, 94 p., 78 F.

LE RAT ET L'ABEILLE
Court traité de gastronomie préhistorique
de Raymond Dumay.
Ed. Phébus, 234 p., 129 F.

FÊTES DE TABLE
de Michel Faucheu.
Ed. Philippe Lebaud, 250 p., 129 F.

Pas commode à dire, les insterstices du temps où le corps s'éprouve, les petits riens qui font des univers, les moments uniques aux emboîtements multiples. Ce ne sont pourtant pas des choses compliquées. Des gestes de trois sous, des joies lilliputiennes, pas plus. Appeler d'une cabine, et savoir ce que dit la voix (pas les mots, la voix), aider à écosser les petits pois, aller chercher un croissant un matin l'hiver, cueillir en fin d'été avec des enfants, des amis, des mûres. Ce ne sont pas vraiment des actes, pas des nouveautés, à peine des rituels, sûrement pas des habitudes. Des ritournelles, aurait dit Deleuze. Comme des airs qui reviennent, des moments avec les autres, des tournants dans les ans. Il ne s'agit pas réellement d'états d'âme, c'est une manière de parler – ce sont des états du corps, évidemment. L'odeur des pommes qui submerge tout dans la cave, le frôlement de la dynamo sur le pneu du vélo la nuit, la première gorgée de bière, la seule qui compte. Ces filigranes dans le banal, on ne peut les rapetisser. Il faut au contraire, pour tenter d'en faire passer quelque chose dans la parole, s'y installer, les distiller, les laisser s'épandre, s'y fondre. Tenter, autant que possible, de les habiter, même fugitivement.

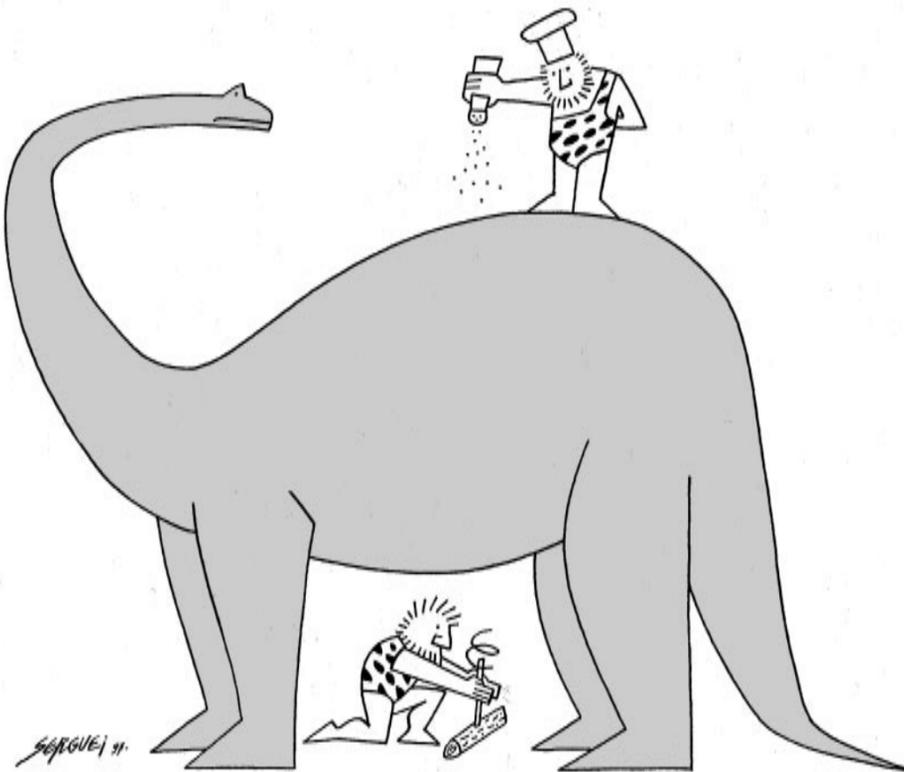
Philippe Delerm campe dans ces instants fuyants. Il s'efforce de les apprivoiser, de tisser autour d'eux des mots qui ne les écrasent pas. On ne saurait dire qu'il les décrit. C'est mieux : il les suggère, au point qu'il les incite à resurgir, intacts, des vivacités de la mémoire. Pour un peu, on s'y croirait, dans la cuisine,

Mon premier : les joies microscopiques de tous les jours.
Mon deuxième : l'histoire des festins.
Mon tout : la misère du monde

avec le vert tendre des cosses craquantes, ou dans le salon, avec le verre de porto siroté à courtes lampées, faussement modestes, hypocrite buveur de « *juste un porto, alors* ». Explorant la subtilité des choses simples, les courtes vignettes de Delerm sont justement senties, et finement ciselées. Peut-être trop finement, si l'on considère leur arrière-goût. On songe à la perfection très urbaine de ces photos de campagne où, sur les légumes frais cueillis éparpillés sur la douceur du grès. Cela n'ôte rien au réel petit bonheur qu'engendre cette lecture, à la finesse des touches qui s'y combinent. Comment toutefois ne pas penser que ces plaisirs minuscules contiennent, sans le savoir, d'immenses machines historiques ? Sous ce charme français, façon velours et vacances, se masque une extraordinairement longue maturation des saveurs, un travail millénaire des substances et des chairs.

Pour Raymond Dumay, la gastronomie fut déjà l'idée fixe, et l'invention incessante, de nos ancêtres les plus lointains. Une telle affirmation peut paraître paradoxale. L'image que nous nous faisons des premiers âges est en effet fort éloignée des luxes de la table, du raffinement de tout festin qui se respecte. C'est là, paraît-il, une grave erreur. A croire le connaisseur des vins et des mets qu'est devenu Raymond Dumay depuis des décennies, la longue marche des hommes préhistoriques à travers contrées et climats serait une suite d'inventions gustatives,

Petits riens et ripailles



de créations papillaires et de festivités palatales. Le gastronome imagine les recettes, suit leurs changements au fil des variations climatiques, précise leur lien aux feuilles d'arbres, aux plantes s'offrant à la cueillette. Il scrute les rivières, les ustensiles, repère les sentiers et les voies de passage, décrit l'invention des alcools ou les noces des humains et du sel, s'ingénie à faire rêver d'une grande fête des cuisines paléolithiques. Il est possible que ces hypothèses demeurent invérifiables. Nul ne saura sans doute jamais de science sûre si les très antiques habitants de Lascaux avaient déjà entamé nos interminables débats sur les foies

d'oie du Périgord : à servir avec de l'hydromel, du vin de bouleau ou de l'alcool de lait ? On peut en tout cas rêver de la création anonyme et généreuse des ferments, moutures et marinades – genèse nocturne de saveurs savantes.

La suite est plus connue, mais vaut d'être rappelée : la table reflète toujours l'époque tout entière, elle constitue le lieu où se croisent nature et civilisation, l'espace où s'inscrivent non seulement toutes sortes de fêtes, mais encore, de manière plus radicale, la relation fondamentale des humains au monde. De Sumer à la nouvelle cuisine (déjà bien vieille !), Michel Faucheu brosse un panorama des fes-

tins à travers les siècles, reconstitue à son tour des recettes, cite d'innombrables textes et dessine les grands traits de l'évolution des mangeurs, de leurs mentalités, et du contenu de leurs assiettes. Il ressort de ce livre vif une évidence en voie de disparition : c'est à table que se sont contruites les cultures, affinées les idées, prises les décisions politiques, célébrées les alliances, depuis qu'existe l'histoire. Otez aux Grecs leurs banquets, à Rome ses festins, à la bourgeoisie ses cuisiniers, vous n'aurez qu'une histoire squelettique, à peine intelligible. Le fait est : les peuples affamés n'ont pas d'histoire. Sans doute est-ce le point qui fait défaut,

dans ces célébrations érudites et joyeuses des ripailles : pas un mot sur les meurt-de-faim, sur ces millions d'hommes qui crèvent à présent moins bien que des bêtes, par l'incurie de tous. On dira que ce n'est pas le sujet, qu'on parle de la table et pas de la tombe, qu'il y eut toujours des gavés et des faméliques et qu'on ne va pas en faire une histoire... On aura tort. Car il n'y a pas moyen d'oublier, aujourd'hui, cet incompréhensible contraste entre le contentement des ventre pleins et la souffrance des mal-nourris. Un milliard trois cent millions d'hommes, à la fin de ce siècle, survivent et meurent avec moins de six francs par jour. La modernité transmet instantanément des images, multiplie les robots, accroît l'espérance de vie, mais demeure incapable de nourrir suffisamment un homme sur quatre !

Ainsi, nous avons élevé à la hauteur d'un art le fond de sauce. Nous avons au cours du temps apprêté, déglacé, flambé, bouilli, rôti, nappé, saisi, grillé, poêlé, frit, enfourné, papilloté... des denrées innombrables. Nous avons composé des mixtures insolites, forgé des alliages baroques, et les siècles nous ont vu engloutir des troupeaux bigarrés et des vaisseaux d'épices. Nous savons célébrer les nourritures, nous savons les produire, nous ne savons pas encore les partager pour que, exigence minimale, aucun être humain ne meure de faim.

Car jamais le monde n'a été si riche, tandis que jamais tant d'humains ne furent si pauvres. Chacun le sait, et ceux qui ont à manger volontiers l'oublent. Il n'existe certes aucune solution miracle qui réglerait la situation en trois mois. Mais il n'existe pas non plus de fatalité qui rendrait cet enfer éternel. La question n'est pas qu'il y eut toujours des ventres creux à l'écart des tables fastueuses, mais qu'ils soient aujourd'hui de plus en plus nombreux au moment même où la technique permettrait qu'ils ne soient qu'un mauvais souvenir des temps anciens. Un milliard trois cent millions de petits riens ignorent la fête de vivre. Ce n'est pas commode à penser.

Un très cher Frère

De la mainmise sur le groupe Bruxelles-Lambert à celle de la CLT, José-Alain Fralon retrace l'ascension multiforme d'Albert Frère

ALBERT FRÈRE, LE FILS DU MARCHAND DE CLOUS
de José-Alain Fralon.
Fayard, 350 p., 130 F.

Le murmure déferent qui bruit sur son passage, dans un cocktail ou un vernissage à Knokke-le-Zoute, ne trompe pas : il y a du lingot dans cet homme-là, et cette caractéristique suscite ce mélange d'admiration et d'obséquiosité, d'envie et de respect qui va aux personnes dont la fortune, dans toutes les acceptions du terme, ne doit rien qu'à eux-mêmes.

De cette déférence, Albert Frère jouit sans complexe. Ce septuagénaire à la prestance intacte, charnu et rose sous le hâle, faux rond, faux rustre, possède toutes les vertus nécessaires pour assumer sereinement sa réussite. L'introspection n'est pas son fort. Ni les regrets ni les remords. Il continue donc d'entretenir avec les choses de la vie d'excellentes relations. Il lui suffit de les envisager comme il a appréhendé les « affaires » : avec audace parfois, avec prudence toujours.

Cela étant, José-Alain Fralon a compris très vite qu'Albert Frère, nonobstant le côté fascinant de sa démarche, n'était pas précisément un personnage romanesque. Ni les premiers pas à Fontaine-l'Évêque, dans un pays noir et rouillé, ni les souvenirs gentiment complaisants de ses copains d'alors ni les menues péripéties d'une vie privée sans grand relief ne permettaient au biographe de camper un de ces personnages excessifs qui enchantent les feuilletonnistes.

Dès lors, après avoir fait un sort aux quatre anecdotes et trois rebondissements obligés, Fralon a eu l'intelligence d'abandonner l'homme pour son mouvement, le héros pour sa trajectoire, pour

mieux nous entraîner, avec une jubilation communicative, dans cet univers impitoyable, agressif et cocasse, superbe et accablant, qu'est le monde des affaires dans la deuxième moitié du siècle.

Premier tableau aux couleurs fortes, celui d'une Wallonie dont l'agonie sera tonitruante et qui, emportée dans une crise de la sidérurgie qui la dépasse, gémit cependant qu'on la retaillie à grands coups de synergies et de restructurations.

Albert Frère va jouer dans cette tragi-comédie un rôle déterminant, non sans livrer à quelques

Yvon Toussaint

partenaires mirobolants, hommes politiques du cru ou syndicalistes, tous plus manœuvriers, hâbleurs, vindicatifs et conciliants les uns que les autres, des parties de bras d'acier légendaires. Fralon décrit ces coups de gueule patoisants, ces affrontements presque physiques, ces éruptions qui n'abusent personne puisque, en définitive, c'est dans la connivence que l'affaire se règle, cependant que volent, d'un côté à l'autre de la table, le chèque de la subvention, celui de l'indemnisation, sans compter ceux de la compréhension.

La Wallonie sera le tremplin. La résistible ascension d'Albert Frère va se poursuivre maintenant au mépris des frontières. En France par exemple, avec « *l'un des coups les plus audacieux depuis l'attaque du train postal* », c'est-à-dire le contournement par « *un gang peu ordinaire* », dit Fralon, de la nationalisation de Paribas annoncée par le premier gouvernement Mitterrand. Un véritable « commando » international va affronter durement Pierre Mauroy et Jean Peyrelevade, Henri Krasucki et Jacques Delors, d'autres encore. Et ses

membres, dont le bien cher Frère, se retrouver sur une des listes noires de l'Elysée.

Continuons à jouer à sautemoutons dans cette crépitante aventure. De la mainmise sur le groupe Bruxelles-Lambert (dont la Petrofina deviendra, pour un temps, son enfant chérie entre toutes) à la laborieuse conquête de Dupuis (l'éditeur de *Lucky Luke*, des *Schtroumpfs* et de *Gaston Lagaffe*), de « *l'animal* » Tapie qui parviendra à le surprendre en déclarant à une assemblée d'ouvriers qu'il est venu « *faire l'amour avec Donnay* » au *condottiero* Carlo de Benedetti qu'il n'aidera pas à violer la « *vieille dame* » qu'est la Générale de Belgique, José-Alain Fralon raconte avec alacrité les épisodes, croque avec gourmandise les protagonistes.

Parfois, son héros trébuche, parce qu'il a glissé sur les « *obligations pourries* » de Drexel Burnham. Parfois, il bifurque et, au hasard des prises de contrôle, se retrouve sur un terrain inconnu mais magique, celui de la communication, de l'audiovisuel, sur lequel, à la tête de sa CLT, il doit se mesurer à des Rousselet, des Murdoch, des Berlusconi ou des Hersant. Et il leur tient la dragée haute, le fils du marchand de clous !

A juste titre, l'auteur a renoncé à distinguer, dans la personnalité de son modèle, le commerçant de l'industriel et celui-ci du financier. Parce qu'à l'évidence les trois vocations se mélangent, se fertilisent mutuellement et font la complexité et la singularité du personnage.

Un personnage qui n'a pas fini d'arpenter les autoroutes de l'information, ni celles de l'industrie ni moins encore celles de la finance. Et qu'on a donc intérêt, en France comme ailleurs, à mieux connaître.

MAURICE RHEIMS
de l'Académie française

UNE MÉMOIRE VAGABONDE
La préhistoire que nous vivons



“L'on se prend à penser, en ces temps de culture du vite montré, vite oublié, que Maurice Rheims est, à lui seul, un site qu'il convient de visiter.”
Bernard Rapp, L'Événement du Jeudi

“Arguant du cher désordre auquel aujourd'hui il s'abandonne, Maurice Rheims n'a jamais déambulé dans un de ses livres avec autant de nonchalance. Très brefs chapitres, ellipses, accélérations, silences. C'est, mine de rien, beaucoup d'art.”
François Nourissier, Le Figaro Magazine

“C'est en homme gouverné par les plaisirs, libre des tutelles, des conventions et des devoirs de courtoisie que Maurice Rheims conduit rondement ses mémoires... On a de la peine à croire que ce brocanteur céleste, respirant la distinction et l'esprit puisse descendre de l'homme de Cro-Magnon en personne. C'est pourtant à ce douteux personnage qu'il n'hésite pas à s'affilier dans cette allègre confession.”
Jean-Louis Ezine, Le Nouvel Observateur

“On le savait, Maurice Rheims le confirme en nous racontant comment il a musardé sa vie : la bonne humeur est une morale.”
Renaud Matignon, Le Figaro

GALLIMARD

L'EDITION
FRANÇAISE

● **Aragon chez Stock.** Jean Ristat, légataire universel de Louis Aragon, a confié aux éditions Stock les droits d'exploitation d'une cinquantaine de titres et de près d'un millier d'articles ou de textes courts, dont des inédits. Ce programme éditorial portera sur plusieurs années et sera inauguré dès octobre, à l'occasion du centenaire de la naissance d'Aragon par la réédition de deux recueils de poèmes, *Les Chambres*, *Les Adieux* et de *J'abats mon jeu*. Jean Ristat dirigera chez Stock la collection « Digraphe » et publiera en octobre *Pour en finir avec Aragon*.

● **Sophie poursuit Anne-Sophie.** Les éditions du Seuil, qui avaient publié en 1995 le best-seller de Jostein Gaarder, *Le Monde de Sophie*, ont assigné en référé les éditions Michel Lafon pour contrefaçon, parasitisme et concurrence déloyale. Sous une couverture proche de celle du Seuil, Michel Lafon vient de publier *Le Monde d'Anne-Sophie*, signé du groupe « Les Jalons » qui avait déjà pastiché plusieurs titres de presse. Le Seuil demande l'interdiction de l'ouvrage et 100 000 francs de dommages et intérêts.

● **Danièle Brison au ministère de la culture.** Danièle Brison, 50 ans, critique littéraire à *L'Alsace* et au *Magazine littéraire*, a été nommée conseiller pour le livre auprès de Catherine Trautmann, ministre de la culture.

● **L'édition en crise.** Selon le magazine *Livres Hebdo*, nombreux sont les grands éditeurs qui en 1997 connaissent une baisse de leur chiffre d'affaires d'au moins 8 à 10 % - les secteurs du poche, de la bande dessinée, du livre pratique continuant leur progression. Lors de l'assemblée générale du Syndicat national de l'édition, mercredi 25 juin, le président, Serge Eyrolles, s'est dit « très inquiet pour [son] métier », déclarant qu'il s'agissait de « la deuxième crise après celle de 1990, durant la guerre du Golfe ».

● **Première liste du Médicis**, en vue du prix décerné en novembre. Médicis français : *Le Maître des heures* de Christophe Bataille (Grasset), *Sa vie, son œuvre* de Bernard Lamarque-Vadel (Gallimard), *Aquabella* de Daniel Desmarquettes (Grasset), *La Télévision* de Jean-Philippe Toussaint (Minuit). Médicis étranger : *America* de T. C. Boyle (Grasset), *L'Après-Vie* de John Updike (Seuil), *Les Derniers Jours de Hongkong* de Paul Théroux (Grasset), *L'Information* de Martin Amis (Gallimard), *Le Procureur* d'Augusto Roa Bastos (Seuil). Médicis essais : *Le Fleuve Combelle* de Pierre Assouline (Calmann-Lévy), *Beckett, l'abstrait de Pascal Casanova* (Seuil), *Le Dernier Genet* de Hadrien Laroche (Seuil), *Aragon* de François Taillandier (Fayard), *L'Amie : Duras intime* de Michèle Manceaux (Albin Michel). ● **Jacques-Yves Cousteau.** Décédé mercredi 25 juin, ses *Mémoires, l'Homme, la pieuvre et l'orchidée* sortent en librairie mardi 29 juin (Robert Laffont).

RECTIFICATIF

Dans l'article consacré à Germaine Tillon (« Le Monde des livres » du 13 juin), le nom de celle-ci était orthographié par erreur Germaine Tillon.

« Eichmann à Jérusalem » en procès à Berlin

Trente-cinq ans après sa parution, le texte de Hannah Arendt a été le sujet d'un colloque mettant en cause sa validité

Il n'est pas rare que le souvenir d'une polémique marque à jamais le destin d'un ouvrage au point qu'on se souvienne de la controverse qu'il a suscitée plus que de son contenu. Tel a été le destin d'*Eichmann à Jérusalem* de Hannah Arendt. Ce « rapport » sur le procès d'un des principaux responsables de la « solution finale », avait été écrit pour l'hebdomadaire américain *The New Yorker* par l'auteur des *Origines du totalitarisme* (publié en livre en 1963, il devait être traduit en français, chez Gallimard, en 1966). Force est de constater qu'aujourd'hui l'*Eichmann book* n'a rien perdu de son effet explosif, en dépit de ses approximations, de son ironie souvent déplacée compte tenu du sujet, de ses jugements sans nuance sur les conseils juifs dans l'Europe occupée (les *Judenräte*) qui firent scandale à l'époque. Une bonne partie de la communauté juive américaine et de l'intelligentsia new yorkaise (les *New York Intellectuals*), se livrèrent sur l'essai et son auteur à ce que l'essayiste Amos Elon a décrit comme une véritable « excommunication » (allusion peut-être à celle de Spinoza). Pour Anson Rabinbach, de l'Université Princeton, la querelle autour du livre de Arendt marque cependant l'accession de la mémoire juive de la Shoah dans l'espace public. Elle ne le quittera plus, pour le meilleur et pour le pire.

Plus de trente-cinq ans après sa parution, et tandis qu'une grande partie de la correspondance de l'auteur est désormais publiée, *Eichmann à Jérusalem* ne vit pas

seulement de la popularité dont jouit l'œuvre de Arendt depuis une dizaine d'années. Précisément en raison de son origine journalistique, ce livre pourrait occuper le foyer d'une pensée arendtienne qui se présente avant tout comme une « anthropologie philosophique » et non comme un système de pensée classique. Comme si la nouveauté des crimes du XX^e siècle - en l'occurrence le crime contre l'humanité, véritable sujet de l'ouvrage - requerrait non seulement de nouvelles catégories de la raison mais aussi un nouveau style de « philosophe » dans un monde aux certitudes écroulées.

Tel était en tout cas l'avis de bien des spécialistes réunis à Postdam, près de Berlin, du 19 au 22 juin : « Arendt est le penseur du moment post-totalitaire, ce qui explique sa renaissance depuis une dizaine d'années », a par exemple souligné Seyla Benhabib, de l'université Harvard, laquelle travaille depuis des années sur Arendt et sur l'école de Francfort, deux références théoriques de poids pour une certaine gauche intellectuelle américaine...

En organisant en 1997, près de Berlin, à Potsdam, un colloque consacré à « L'historiographie de l'Holocauste. L'exemple d'*Eichmann à Jérusalem* de Hannah Arendt », l'Einstein forum, un centre de rencontres internationales et interdisciplinaires où se croisent des chercheurs principalement allemands, américains et israéliens, prenait un risque symbolique. Ne s'agissait-il pas de mettre plus ou moins en examen (dans tous les sens de l'expres-

sion), le « procès de Jérusalem » et Hannah Arendt elle-même, là où Eichmann avait organisé avec d'autres la destruction du judaïsme européen (Wannsee, où eut lieu en janvier 1942 la conférence de la « solution finale » n'est qu'à quelques kilomètres de Potsdam) ?

UNE THÈSE NON TENABLE

Que reste-t-il aujourd'hui d'*Eichmann à Jérusalem* ? Peu de chose, à en croire les historiens présents. Götz Aly, un chercheur allemand qui, à partir d'archives trouvées dans l'ex-URSS, voit dans la « solution finale » le produit du travail de réorganisation raciale et démographique de l'Europe par les experts nazis, marque ainsi sa différence : « Pour mettre en évidence la thèse selon laquelle il n'y a pas d'explication historico-rationnelle de l'Holocauste, Hannah Arendt pense que la spécificité de cet événement ne provient pas du nombre des victimes mais de l'absence de toute évaluation en termes d'utilité et d'intérêt de la part des meurtriers. Les documents récents montrent que cette thèse n'est plus tenable. De même qu'on peut déceler des objectifs utilitaristes au massacre des malades mentaux des populations polonaises soviétiques et yougoslaves dans le Troisième Reich, de même semblables conclusions peuvent être tirées pour la mise à mort des Juifs d'Europe. Ce qui ne rend pas, bien entendu, ces assassinats moins monstrueux. »

Un autre historien de la Shoah, Raul Hilberg, présent à Postdam, a saisi l'occasion de cette conférence pour accabler Arendt, à laquelle son œuvre fut associée à son corps

défendant. Une Hannah Arendt qui écrivait au philosophe Karl Jaspers qu'Hilberg était « assez bête et fou ».

Le ton catégorique, péremptoire même, adopté par Arendt a incontestablement braqué ses critiques. C'est ce ton qui a pu faire dire au spécialiste de la mystique juive Gershom Scholem (1), lequel était loin d'être un fanatique - que Hannah Arendt manquait d'*amour du peuple juif* (ce qui ne signifie nullement, ainsi que l'a rappelé Stéphane Mosès, de l'Université hébraïque de Jérusalem, que cette notion d'*amour d'Israël*), d'origine talmudique, soit dépourvue de contenu universaliste, et se réduise à un pur slogan nationaliste). Cette posture arendtienne - on serait tenté de dire cette pose - finit par faire parfois oublier que celle-ci n'a jamais contesté la légitimité du procès de Jérusalem, contrairement à Karl Jaspers qui, lui, préconisait la traduction d'Eichmann devant une cour de justice internationale ; et contrairement à un autre philosophe, Martin Buber, qui s'opposa à l'exécution de la sentence, elle approuva la mise à mort du condamné. Certes elle fut aussi impitoyable pour le procureur israélien du procès, Gideon Hausner, derrière lequel elle voyait se profiler Ben Gourion, le premier ministre israélien d'alors, soupçonné de chercher à transformer un événement juridique en procès-spectacle à buts politiques. De fait, a noté Annette Wieviorka, dans l'historiographie du Génocide, l'avènement du témoin et de la victime comme personnage principal

date bel et bien des mises en scène pédagogiques de l'accusation.

Bien des intervenants ont mis en question la fameuse formule qui clot le livre, la « banalité du mal ». Est-elle de Hannah Arendt ou bien lui fut-elle suggérée par son mari, Heinrich Blücher, comme celle-ci le révéla à Jaspers en 1963 ? Pour le philosophe Avishai Margalit, Hannah Arendt désignerait par le terme « banal » l'incapacité, propre à l'homme totalitaire en général et à Eichmann en particulier, de penser autrement que par clichés, jusqu'au pied de la potence. Mais aussi la formule est-elle là pour inciter le lecteur à « humaniser » le mal jusque-là pensé en termes de satanisme, dans un univers non religieux. Ce problème là demeure, l'historiographie de Arendt fût-elle vieillie.

Nicolas Weill

(1) Dans *Fidélité et Utopie*, Pocket, 1992.

★ Ont également participé à cette rencontre, Anson Rabinbach, de Princeton (Etats-Unis), Idith Zertal (Tel Aviv), David Abraham (université de Miami), Jürgen Förster (Potsdam), Gabriel Motzkin (université hébraïque de Jérusalem), Dan Diner (université de Tel Aviv), Norbert Frei (Institut für Zeitgeschichte, Munich), Gesine Schwan (Freie Universität Berlin), Dana Villa (Harvard), Moïse Stone (université de Chicago), Richard Bernstein (New School for Social Research, New York). *Eichmann à Jérusalem* est disponible en poche (Folio Histoire), traduit de l'anglais par Anne Guérin et présenté par Michelle-Ère Brudny-de Launay.

Vingt ans de « Po&sie »

Les revues destinées à marquer leur époque - du moins dont on peut supposer qu'elles le seront - ne sont pas si nombreuses. Les anniversaires, au-delà des manifestations et félicitations un peu obligées qu'ils appellent, constituent des carrefours à partir desquels, se retournant, on peut mesurer ce possible destin.

De *Po&sie*, on ne risque pas grand-chose à dire qu'elle sera, qu'elle est déjà - dans son domaine propre de création bien sûr, mais aussi dans la réflexion sur cette création -, une publication importante, digne et exigeante. Encore quelques compliments ? Variée sans cultiver un éclectisme dépourvu de pensée, diverse mais pas dilettante, peu portée au nombrilisme nationaliste mais ouverte sur tous les horizons, ne confondant pas sérieux et ennui, fuyant, malgré sa forte armature intellectuelle, les présupposés idéologiques, l'esprit de système ou d'anathème.

Vingt années d'existence, quatre-vingts numéros, plus de dix mille pages... Du simple point de vue quantitatif, *Po&sie*, créée et dirigée par Michel Deguy, entouré d'une douzaine de membres d'un comité de rédaction et de quelques correspondants étrangers, et soutenue par une maison d'édition - Belin - présente donc déjà de solides garanties. L'anthologie qui vient de paraître, chez ce même éditeur, dans la collection « L'Extrême contemporain », qui est un peu l'émanation de la revue et est également dirigée par Deguy, le prouve. Le choix opéré sur ces milliers de pages de proses et de vers démontre de plus que qualité et quantité peuvent fort bien s'harmoniser. On aurait

souhaité tout juste, en cette solennelle occasion, lire une histoire de la revue par elle-même... Mais il est vrai que vingt ans n'est pas encore l'âge des bilans ! On découvrira notamment d'intéressantes considérations sur le caractère « & » de *Po&sie* (l'esperluette), par Jean-Yves Pouilloux, le sommaire de tous les numéros et un impressionnant index des auteurs et traducteurs (290 p., 160 F).

Outre une exposition au Centre Georges-Pompidou (jusqu'au 30 juin), un numéro spécial (80) de *Po&sie* vient de paraître. Il est d'une grande richesse, dans le domaine contemporain français et étranger (286 p., 120 F).

Un peu plus tôt, avait paru un fort et beau « Cahier Michel Deguy », dirigé par Yves Charnet (*Le Poète que je cherche à être*, La Table ronde/Belin, 318 p., 180 F). Certes, ce doit être une rude et (un peu) gênante épreuve que de se voir soi-même sujet d'un tel hommage. Mais cela n'est que l'enveloppe des choses. A lire les différentes études (et non « improvisations » plus ou moins réussies) rassemblées de ce cahier - de Jacques Roubaud, Jacques Daras, Jude Stéfán, Jean-Michel Maulpoix à Jean-Marie Gleize, Jean-Luc Nancy, Jacques Derrida, Pierre Pachet... -, on se convainc de la cohérence de la démarche de Deguy - démarche poétique, mais aussi philosophique. Là aussi un regret : l'absence d'une vraie bibliographie. « Dans *Po&sie*, je lis le refus de la posture du renoncement », écrit Jacques Roubaud. Il n'est pas incohérent de découvrir ce même « refus » dans l'œuvre de Michel Deguy.

Patrick Kéchichian

A L'ETRANGER
Sierra Leone :
le souvenir de Graham Greene

Le City Hotel de Freetown, en piteux état actuellement après le coup d'État en Sierra Leone, était un établissement assez luxueux qui avait beaucoup séduit Graham Greene qui y séjourna quatre fois et en fit le décor de son roman *Le Fond du problème* où il l'intitule le « Bedford ». Il y vint pour la première fois en 1935 afin d'effectuer des recherches pour un roman, puis en 1942, en mission d'espionnage (le gouvernement de Vichy en Guinée était une menace pour les intérêts alliés, et l'Afrique de l'Ouest était utilisée par les Allemands pour y faire transiter des diamants industriels en provenance d'Afrique centrale). C'est alors que Greene écrivit son roman. En temps qu'agent secret, il avait beaucoup d'imagination et il aurait voulu recruter une tenancière de maison close pour faire parler les marins français en bordée à Dakar, mais l'idée ne plut pas à Londres. Cela aurait sans doute amusé de savoir que le City Hotel est aujourd'hui un bordel.

● POLAR AMÉRICAIN : un nouveau Mary Higgins Clark

L'écrivain américain Mary Higgins Clark est venue à Paris présenter son dix-septième roman policier, *Ni vue ni connue* (Albin Michel). Le prochain est déjà en chantier et devrait s'intituler *You belong to me*. Selon son éditeur, ses livres ont été vendus à plus de 250 millions d'exemplaires aux Etats-Unis et 12 millions en France. Chaque titre en France fait une moyenne de 350 000 exemplaires en librairie. *Ni vue ni connue*, indique Albin Michel, sorti le 15 mai, est en tête des ventes, et a déjà été tiré à 275 000 exemplaires (375 p., 130 F).

● ÉTATS-UNIS : Pynchon contesté

Pour certains (« Le Monde des livres » du 23 mai 1997), c'est un grand livre, pour d'autres ce serait surtout un accessoire à la mode à arborer avec fierté. *Mason & Dixon*, le dernier roman de Thomas Pynchon, est en tous cas en tête des best-sellers.

● ROYAUME-UNI : le prix Orange à Anne Michaels

Le prix littéraire le plus contesté en Angleterre car octroyé à une femme par un jury de femmes a été décerné à une jeune romancière et poétesse canadienne, Anne Michaels, pour son premier roman, *Fugitive Pieces*, l'histoire d'un jeune garçon sauvé de la boue d'une ville de Pologne durant la dernière guerre et qui part vivre avec son sauveteur, un géologue, dans une île grecque occupée par les Allemands. Le prix est doté de 30 000 £ (plus de 250 000 F).

AGENDA

● **LE 28 JUIN. PSYCHANALYSE.** A Paris, l'École lacanienne de psychanalyse propose une rencontre-débat avec Adolf Grünbaum sur le thème « Critique de la psychanalyse et de ses détracteurs » (salle Chaillot-Galliera, 28, av. George-V, 75008 Paris, inscription : 01-45-49-29-36). ● **DU 27 AU 29 JUIN. COCTEAU.** A Nice, 2^e Salon du livre en hommage à Jean Cocteau et remise du Prix du grand roman Baie des Anges (Jardin Albert-1^{er}). ● **DU 28 JUIN AU 31 AOÛT. « JE ».** En Gironde, l'association Vers le livre d'artiste organise « L'été du livre en Gironde » sur le thème du « je » en écriture (rens. et liste des bibliothèques : 05-57-95-75-88). ● **LE 29 JUIN. LIVRE.** A Fontenoy-la-Joute seront rassemblés autour de Claude Michelet les lauréats du concours d'écriture organisé à l'occasion du centième anniversaire de la mort d'Alphonse Daudet. Leurs œuvres sont réunies dans *Les Nouvelles Lettres de mon Moulin*. ● **LE 30 JUIN. SOCIÉTÉ.** A Paris, l'Association des amis de la revue *Passage* organise un colloque sur le thème « Science,

environnement et société » à partir de 9 h 30 (Palais du Luxembourg, salle Clemenceau). ● **DU 1^{er} JUILLET AU 31 AOÛT. CROISADE.** A Chartres, exposition « Chartres et la première croisade, un certain regard » (Cellier de Loëns, rue du Cardinal-Pie ; ens : 02-37-36-09-82). ● **LES 5 ET 6 JUILLET. AUTOBIOGRAPHIE.** A Ambérieu-en-Bugey, Journées de l'autobiographie (ateliers, rencontres, débats...) organisées par l'Association pour l'autobiographie (APA, La Grenette, 10, rue A.-Bonnet, 01500 Ambérieu-en-Bugey). ● **LES 5 ET 6 JUILLET. ARISTOTE.** A Chartres, les Amis du Centre médiéval européen organisent un colloque européen sur le thème « Aristote, l'École de Chartres et la cathédrale » (Auditorium du Crédit agricole, 1, rue Daniel-Boutet, inscription et ens. : 02-37-36-09-82). ● **DU 15 AU 20 JUILLET. BRITISH.** A Fragne-en-Berry, l'association Regards croisés organise un atelier d'écriture franco-britannique sur le thème « Fiction-writing » (inscription et ens : 01-42-78-76-36). ● **DU 2 AU 5 SEPTEMBRE. SCIENCE.** A Romainville, orga-

nisation d'un congrès international « Pour Darwin » (inscription et ens. : 01-43-55-54-43).

LE LECTEUR

La littérature à en mourir de rire
Dans tous les kiosques 15 F



Dans le n° 4 : Sollers à découvert
« Un enchantement de l'esprit »
Angelo Rinaldi
« Le bonheur est dans Le Lecteur »
Jérôme Garcin

PARIS 8 Université de Paris VIII
DEA et Doctorat d'études germaniques
Allemagne, Autriche et Mitteleuropa
Littérature, histoire et philosophie
Tél./fax 01.43.36.07.50 et 01.49.70.07.41

CD - CD ROM - VIDÉOS - LIVRES
50 000 CD et CD Rom
23 000 vidéos
300 000 Livres
(Commande par Minitel et envoi à domicile)
3615 LEMONDE